bayard
CPPAP 1029C85695. ISSN 0242-6056 / F: 4,50 €

RAOUL PECK, CINÉASTE
« Rester éveillé, c'est le prix de la démocratie »

DES IDÉES POUR AGIR
Protéger la montagne

LA CROIX
N° 43460 / Samedi 28 février, dimanche 1er mars 2026

Le voyage d'une vie

Partir et revenir autre

Une sélection
LA CROIX

Voyage au Japon

Sur les chemins de l'âme et de la mémoire

— du 17 au 28 septembre 2026 —

Avec l'accompagnement exceptionnel de Dorian Malovic, journaliste à *La Croix*, spécialiste du Japon et de l'Asie.
Plus qu'un simple circuit touristique, ce voyage au Japon est une invitation à la rencontre, à la fois avec une civilisation millénaire, une modernité foisonnante et des lieux où souffle l'esprit. Il conjugue patrimoine culturel, découverte spirituelle, réflexion historique et moments de contemplation, dans un équilibre rare.

Adobestock

Accompagné par
Dorian Malovic, grand reporter à *La Croix*. Il couvre l'Asie depuis plus de trente ans. Ancien correspondant à Hong Kong et Tokyo, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Chine, Hong Kong et la Corée du Nord.

Programme et inscription

bipel.com/japon-septembre2026 ou en scannant le QR Code ci-contre
02 99 30 58 28 bipel.voyages@bipel.com

Organisation

Bipel VOYAGES

LA CROIX L'Hebdo
La Croix, 15, boulevard Gabriel-Péri - CS 10042 - 92245 Malakoff Cedex. Tél : 01 74 31 60 60.
Directeur de la publication : François Morinière.
Directrice de la rédaction : Anne Ponce.
Directeur adjoint de la rédaction : Séverin Husson.
Directeur du développement : Thomas Karolak.
La Croix L'Hebdo. Rédacteur en chef : Bruno Bouvet.
Cheffe de service : Élodie Maurot
Rédaction : Stéphane Bataillon, Marie Boëton, Aziliz Claquin, Marine Lamoureux , Olivier Tallès (grands reporters), Alice Le Dréau (cheffe de grande rubrique), Marguerite de Lasa (rédactrice spécialisée), Marie Dancer.
Conception graphique : David Alazraki, Blaise Jacob.
Maquette : Marc Guillon (directeur artistique), Guillaume Suard (premier rédacteur graphiste), Natacha Kotlarevsky (première rédactrice graphiste), David Alazraki. **Secrétariat de rédaction :** Pierre-Olivier Boiton (secrétaire général de la rédaction), Stéphanie Lambert-Marcinkowski, Vincent Poumier, Sophie Souchard (secrétaires de rédaction), Thierry Gibrat. **Iconographie :** Bruno Arbesú (chef de rubrique photo), Loïc Jaffres, Fabien Vernois (rédacteurs photo), Marion Esquerré. **Documentation, courrier :** services de *La Croix*. **Marketing relations clients :** Laurence Szabason Gilles (directrice marketing audience et développement de la marque), Aurore Bertrand (directrice marketing et diffusion clients), Sandrine Verdelhan (responsable relations publiques et institutionnelles), Isabelle Ousset (responsable philanthropie et diversification). **Contrôle de gestion :** Cécile Ligaire, Maud Lefebvre. **Fabrication :** Cédric Charvin. **Bayard Média Développement** (01 74 31 65 60) : Sibylle Le Maire (directrice générale), Nathalie Catholand (directrice conseil), Tiphaine Machefer (consultante secteur culture édition).
Responsable de la vente au numéro : Marie-Pierre Tour.
Pour les marchands de journaux, dépositaires.
0 800 29 36 87 Service gratuit + prix appel
Dépôt légal à date de parution. Reproduction d'articles interdite sauf autorisation de la direction. Demandes de reprises : droits.presse@groupebayard.com
La Croix L'Hebdo est édité par Bayard, société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 16 500 000 €. Actionnaires : Augustins de l'Assomption (93,7 % du capital), SA Saint-Loup, Association Notre-Dame de Salut. Directoire : François Morinière (président et directeur de la publication), Dominique Greiner (directeur général). **Président du conseil de surveillance :** Hubert Chicou.
Impression : Newsprint, 77127 Lieusaint ; Hélio Print, 77440 Mary-sur-Marne. Pays d'origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 81 %. Origine des fibres : Papier issu de forêts gérées durablement. Impact sur l'eau : Ptot 0,0008 kg/T.
Abonnement 1 an France : 162 €. Union européenne, DOM TOM : 234 €. Autres pays : 258 €. Abonnement en France : 01 74 31 15 02. Abonnement en Belgique : Bayard Presse Benelux, Da Vincilaan 1, 1930 Zaventem. Tél : 0800 25038 (de Belgique, gratuit) ou 00 32 87 30 87 32 (de France) ou 800 29 195 (du Luxembourg), https://librairie-bayard.com. Abonnement en Suisse : Edigroup SA, 39 rue Peillonnex, 1225 Chêne-Bourg (Suisse). Tél. : 00 41 22 860 84 02. abobayard@edigroup.ch
Pour gérer votre abonnement : 01 74 31 15 02 ou 00 33 1 74 31 15 02 (de l'étranger) et la-croix.com/abonnement/hebdo
Service Client : librairie-bayard.com/serviceclient

PEFC
Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement, de sources recyclées et contrôlées
www.pefc-france.org
ACPM
FR

Sommaire

N° 322 27 février 2026

5. ***L'éditorial*** de Bruno Bouvet
6. ***Regards***
8. ***Vous avez cinq minutes ?***
11. ***Le bloc-notes*** de Frédéric Boyer

CONVERSATION
12. ***Raoul Peck***
« Rester éveillé, c'est le prix de la démocratie »

20. ***Cas de conscience*** Faut-il alerter sur l'addiction d'un collègue ?
22. ***Trait d'esprit,*** par François Maumont
23. ***Une certaine idée de l'éco,*** par Pierre-Yves Gomez
24. ***Les Français par eux-mêmes*** Xavier Fourgeon, chasseur à Saint-Léonard-de-Noblat
26. ***On l'a lu*** *Que pensent les Russes ?,* d'Elsa Vidal
27. ***Soit dit en passant,*** par Joséphine Lebard
28. ***Des idées pour agir*** Protéger la montagne

LONG FORMAT
30. ***Le voyage d'une vie***

WEEK-END
42. ***Littérature*** Les mille visages d'Arundhati Roy
46. ***Livres*** Cinq récits dans la campagne envoûtante
48. ***Série*** *La Défense Lincoln*
48. ***Poivre & miel,*** par Emmanuelle Giuliani
49. ***Cinéma*** Pourquoi admirer le combat d'une femme iranienne
50. ***Récit graphique*** *Peau à peau* (4/11), d'Irène Tardif
63. ***Mots croisés***
64. ***Jardin*** Avec Ageratina ligustrina, on plante pour l'avenir
65. ***De vous à nous***
66. ***Un poème pour la route*** Falmarès

Sur la totalité de la diffusion : encart jeté CCFD, encart jeté *La Croix L'Hebdo* abonnement. Sur une partie de la diffusion : encart jeté *Notre Temps*.

cultivons la rencontre

Agissez à nos côtés pour construire une société plus juste et fraternelle !

Le Fonds Bayard - Agir pour une société du lien propose des solutions concrètes à des centaines d'enfants, d'adultes et de seniors pour lutter contre l'isolement et la fragmentation de la société.

Fonds de dotation bayard
Agir pour une société du lien

DON PAR CHÈQUE

Coupon réponse à retourner avec votre chèque à :
Fonds de dotation Bayard
15 boulevard Gabriel Peri
92245 Malakoff

Chèque de _____ €
à l'ordre de : **Fonds Bayard**

Afin de recevoir un reçu fiscal pour bénéficier d'une réduction d'impôt sur le revenu égale à 66 % du montant des dons, complétez vos coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

E-mail _____

Adresse : N° _____ Voie _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

DON EN LIGNE

Et pour plus d'informations sur les projets soutenus :
https://www.fonds-dotation-bayard.com/

Respect de la vie privée : Les données recueillies vous concernant sont destinées au Fonds Bayard-Agir pour une société du lien. Elles sont nécessaires au traitement de votre don et à l'émission de votre reçu fiscal. Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6/01/1978 modifiée et au RGPD du 27/04/2016, elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements ainsi qu'à connaître le sort des données après la mort en vous adressant à donationfondsbayard@groupebayard.com.
Vos coordonnées ne seront en aucun cas communiquées à des tiers.

Fonds de dotation bayard
Agir pour une société du lien

BRUNO LEVY

DÉPLACEMENTS INTÉRIEURS

Sébastien Thibault a illustré la une de ce numéro. Ce Québécois crée des images conceptuelles inspirées des enjeux sociaux et politiques de notre époque. Son univers graphique amalgame des idées symboliques et des couleurs intenses. Il publie notamment dans *The Guardian*, *The New York Times*, *The Washington Post* et *The Economist*.

« *engagez-vous !* » Dans l'interview qu'il donne cette semaine à Marie Boëton et Céline Rouden, le cinéaste Raoul Peck lance aux spectateurs (et aux lecteurs de *L'Hebdo* !) l'invitation de Stéphane Hessel dans son manifeste resté célèbre. Le nouveau documentaire du réalisateur d'origine haïtienne, *Orwell : 2 + 2 = 5*, en salles depuis mercredi, aurait pourtant de quoi laisser interdit et sans réaction. En racontant les dernières années de la vie de George Orwell, il montre à quel point les prédictions de l'auteur de *1984* sur l'état de la démocratie, mise à mal par des pouvoirs autoritaires, sont d'une triste actualité. Aux États-Unis, mais aussi en Russie, en Chine, et partout où les libertés individuelles et collectives sont contestées. Car le propos de Raoul Peck se veut plus large qu'une dénonciation, notamment anti-Trump. Il résonne comme un appel pressant à prendre soin de notre vie en commun et de ses fondements, à tous les niveaux où ils se trouvent. Pour les avoir délaissés ou négligés, les peuples ont laissé s'installer des dérives. Pour l'infatigable défenseur de la démocratie qu'est Raoul Peck, un sursaut général est nécessaire.

Nos consciences parfois assoupies gagnent toujours à être réveillées, stimulées par un regard extérieur. Sans doute moins qu'autrefois, lorsque les moyens de transport ne l'avaient pas rendu accessible au plus grand nombre, le voyage peut encore jouer ce rôle. Parce qu'il offre la possibilité d'un déplacement intérieur, au contact d'une réalité nouvelle. C'est pourquoi nous avons voulu savoir ce que pouvaient représenter encore l'idée et l'expérience du « voyage d'une vie ». Peu importe à vrai dire qu'il emporte à des milliers de kilomètres ou plus près de chez soi, qu'il se déroule comme prévu ou non, l'essentiel est dans la marque qu'il va imprimer. Et celle-ci est d'abord une affaire de rencontres. Avec les autres, comme avec une part de soi-même qui se révèle de manière inattendue. Allez, on vous emmène avec Aline, Claire, Antoine et leurs enfants, Marie-Hélène et ses petits-fils… ■

Bruno Bouvet

« C'est une prévoyance très nécessaire de sentir qu'on ne peut tout prévoir. »

Jean-Jacques Rousseau,
Du contrat social (1762)

Bords (Charente-Maritime), le 23 février
Plusieurs régions françaises ont dû faire face à des inondations dramatiques depuis le début du mois de février. La Charente-Maritime avait déjà connu de tels épisodes en 2021 et en 2023. Malgré une décrue progressive mardi 24 février dans l'ouest de la France, la Charente-Maritime et le Maine-et-Loire restent en vigilance rouge crues.
*Photographié par Xavier Léoty/*Sud Ouest/*MaxPPP*

Vous avez 5 minutes ?

Vous avez...

ADOBESTOCK

... 12 MINUTES

Testez-vous

LAURENT THEILLET/PHOTOPQR/SUD OUEST/MAXPPP

Gênant, dégoûtant, choquant? *«Nous, ce qu'on trouve choquant, c'est que le cancer colorectal soit le deuxième cancer le plus meurtrier en France avec plus de 17 000 morts par an»*, réplique la Ligue contre le cancer. Le récent décès, à 48 ans, de l'acteur James Van Der Beek, héros de la mythique série *Dawson*, a attiré l'attention sur cette maladie qui touche hommes et femmes. L'opération «Mars bleu» multiplie les événements partout en France (défis sportifs, animations autour d'un côlon gonflable géant, stands d'information...) pour marteler ce message essentiel: le dépistage est rapide, facile, gratuit, et il sauve des vies.

ligue-cancer.net/mars-bleu et monkit.depistage-colorectal.fr

... 15 MINUTES

Dressez des Pokémon

Trente ans, déjà, que les «monstres de poche» («Pocket monsters», abrégé en Pokémon) ont entamé la conquête des imaginaires, d'abord sous forme de jeux vidéo, puis de cartes à collectionner, mangas, films, figurines... Si vous ne maîtrisez que moyennement les attaques de type Roche et les évolutions de Bulbizarre, vous pouvez apprivoiser les fondamentaux de la célèbre franchise en écoutant l'épisode du podcast «Petit Vulgaire» où Marine Baousson, qui elle-même n'y connaissait rien, raconte aux enfants (et aux adultes qui les accompagnent) l'histoire de ces étonnantes créatures. On y apprend, entre autres, qu'elles ont été inventées par un jeune japonais passionné par les insectes. Attrapez-les tous!

Sur les plateformes de podcast

... 1 HEURE

Partagez le regard d'enfants ukrainiens

Avec leurs crayons de couleurs, des enfants ont dessiné des chars, des obus et des corps ensanglantés, effractions déchirantes aux abords des écoles et des balançoires. *«Je veux que les enfants arrêtent de mourir»*, implore Anna, 7 ans. Ces images et ces mots se succèdent sur les 53 dessins d'enfants originaires d'Ukraine exposés à Paris jusqu'au 6 mars. L'association «SOS Ouman», à l'origine du projet, propose à la vente sur son site Internet le catalogue de l'exposition, préfacé par l'écrivain ukrainien Andreï Kourkov.

SOS OUMAN

«Ukraine. Images d'une enfance volée»
sos-ouman.fr

... 1 HEURE 32 MINUTES

Regardez la santé mentale en face

La dépression, *«c'est comme si on prenait un 38 tonnes dans la gueule»*, résume Michèle Bernier. Sans détour. À l'image des témoignages de célébrités et d'anonymes recueillis par Juliette Paquin pour son documentaire d'utilité publique sur la santé mentale, de nouveau cause nationale en 2026. Depuis sa diffusion au printemps dernier, son film, toujours disponible en ligne, a reçu quatre récompenses, dont un Laurier de l'audiovisuel, en février. Il remplit surtout son objectif: faire du bien.

ADOBESTOCK

***Santé mentale, briser le tabou*, sur m6.fr**

... 5 × 30 MINUTES

Enquêtez sur la mort de Maurice

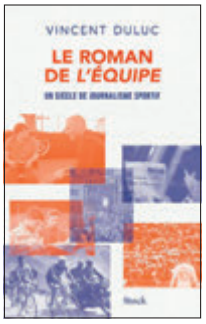
En 1980, le grand-père de Louise, Maurice Régent, est assassiné dans la cave de son étude notariale. Après une enquête rapide, un suspect est incarcéré. Affaire classée. L'assassinat devient un tabou dans la famille Régent mais, comme le constate Corinne Herrmann, avocate et spécialiste des affaires criminelles non résolues (les «cold cases»), il y a toujours un membre de la famille pour aller fouiller dans la boîte à secrets. C'est le cas de Louise Régent, qui mène tambour battant dans son podcast une enquête passionnante. Elle interroge tous azimuts: écrivain, commissaire, psychogénéalogiste et, bien sûr, sa famille. Installez-vous confortablement, vous allez être happés!

«Qui a tué Maurice?», à écouter sur arteradio.com

... 4 HEURES

Fêtez un fringant octogénaire

Le 28 février 1946, *L'Équipe* n'est encore qu'une grande feuille recto verso dont l'ancêtre, *L'Auto*, a été interdit à la Libération. Mais les fameuses lettres rouges de son nom en barrent déjà la Une. Dans *Le Roman de «L'Équipe»*, Vincent Duluc – trente ans à noircir de sa plume alerte les colonnes de la rubrique football – convoque le tourbillon des souvenirs du quotidien sportif. Les bouclages au bout de la nuit, les envoyés spéciaux au bout du monde. Ses glorieuses passes d'armes (résurrection du Tour de France en 1947, création des Coupes d'Europe des clubs de football), mais aussi ses zones d'ombre, quand la politique ou les drames humains s'invitent dans le sport. Le livre, qui ruisselle d'anecdotes, se dévore comme un roman.



Stock, 336 p., 21,50 €

... 1 JOURNÉE

Jouez sur la Croisette

ERIC DERVAUX/HANS LUCAS/AFP

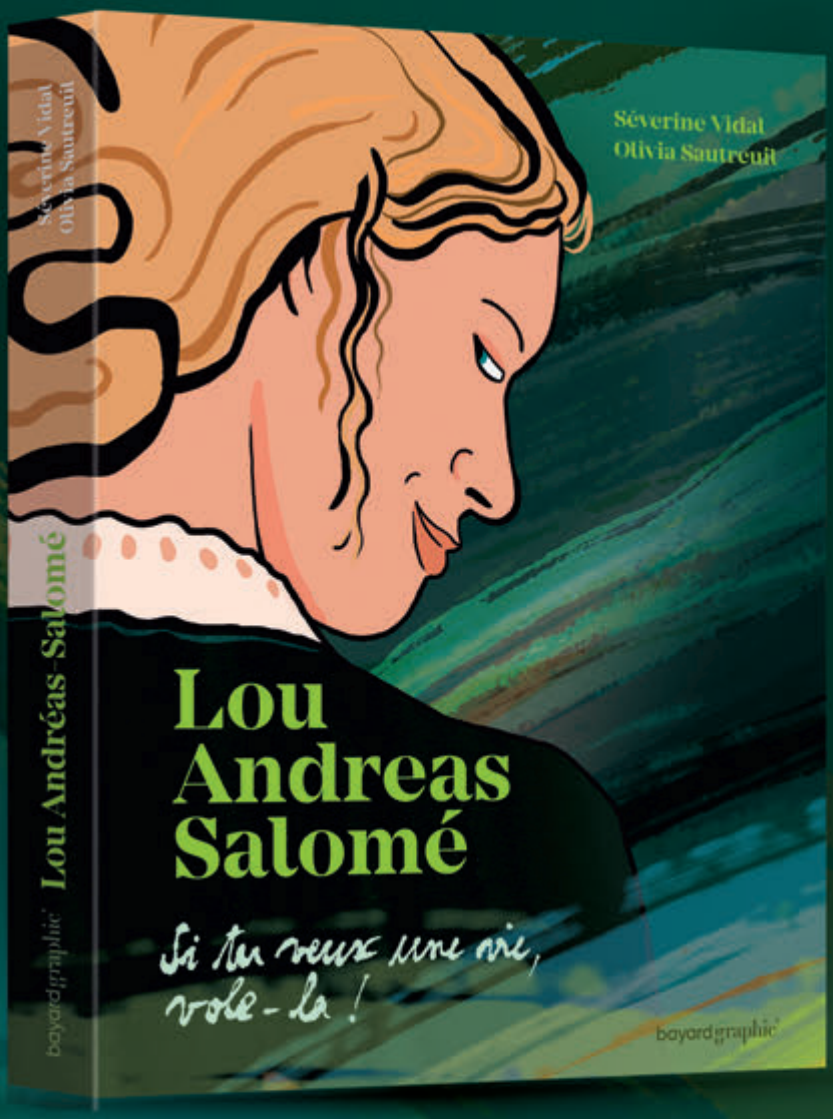
Grands classiques, nouveautés et avant-premières, tout le jeu de société sera ce week-end à Cannes, pour la 39e édition du Festival international des jeux. Débutants ou experts, enchaînez les parties en famille, entre amis ou avec des inconnus, rencontrez les plus grands auteurs et illustrateurs du monde entier, et profitez des expositions, animations et conférences organisées au Palais des festivals. Le soir venu, place aux «Nuits du off», accessibles gratuitement, lors desquelles les auteurs viennent présenter leurs prototypes au public. Dénicherez-vous le prochain best-seller? ■

Palais des festivals et des congrès de Cannes, du 27 février au 1er mars. 10 € (6 € la demi-journée, gratuit pour les moins de 16 ans). Rens.: festivaldesjeux-cannes.com

Pages réalisées par Aziliz Claquin avec Pierre-Olivier Boiton, Jeanne Ferney, Natacha Kotlarevsky et Vincent Poumier

On l'a longtemps racontée à travers eux...

Il est temps d'écouter sa voix



© Olivia Sautreuil

« Un diamant de l'intelligence » Nietzsche
« Un buisson ardent » Rilke
« Une supériorité sur nous tous » Freud

Lou Andreas-Salomé : une pensée libre, un destin hors norme.

Une BD bayard graphic

PETITES NOUVELLES DE LA MÉSANGE DE CHINE

BRUNO LEVY

Frédéric Boyer
Écrivain

La mésange de Chine est un petit oiseau noir et blanc, gros comme un moineau, une cousine de notre mésange charbonnière. Dans le langage scientifique, on dit qu'elle fait preuve d'une *« communication non verbale spécifique »*, mais qui pourrait s'apparenter à celle de l'être humain ou des singes. Récemment, un éthologue japonais, Toshitaka Suzuki, qui étudie depuis presque vingt ans la *« langue »* de la mésange de Chine, a même formulé l'hypothèse selon laquelle cet oiseau développerait une *« grammaire »*, une articulation de sons qui produit des significations. *« Les mésanges de Chine ont plus de deux cents combinaisons de cris et communiquent entre elles en suivant une certaine règle »*, explique-t-il. Des combinaisons de sons qui visent, par exemple, à prévenir de la présence d'un serpent dans un arbre, à informer une quête de nourriture, le trajet d'un déplacement, et dans lesquelles les sons occupent des places relevant de la structure d'une phrase.

Dans le monde de l'éthologie, ces recherches suscitent fascination et débats. Depuis une cinquantaine d'années, de nombreuses études ont été menées sur les capacités linguistiques des animaux et sur la probabilité qu'ils produisent des phrases, qui supposent succession d'éléments, hiérarchie, rythme. Une phrase associe des sons et des signes. Peut-on alors parler de *« grammaire »* pour le langage des mésanges, comme le fait ce jeune chercheur japonais, Toshitaka Suzuki ? Je ne saurais trancher une telle question. Mais ce qui retient mon attention, c'est l'idée d'un phrasé émis et construit par les sons dans les chants de l'oiseau. Et que ce phrasé puisse produire une représentation (d'un danger, d'une découverte, d'une rencontre). L'expérience du monde passe dans la phrase sonore et mélodieuse. Avec cette idée, troublante, fraternelle, que le langage humain puisse résonner, même de façon lointaine, avec les autres langages du vivant. Oiseaux, bêtes apprivoisées ou sauvages, mais aussi arbres, végétaux, dit-on... Ou pour l'exprimer autrement, que le langage humain partage un même souci avec les langages d'autres vivants. Témoignant d'une intelligence sensible en faisant des phrases, pour vivre ensemble, pour s'orienter, pour partager une même expérience de perception du monde.

J'aime l'idée que les oiseaux et nous ayons une même compétence sonore, avec d'infinies variations.

J'aime l'idée que nous ayons, les oiseaux et nous, une même compétence sonore, avec d'infinies variations. Que nous partagions par le langage, avec les différents usages que nous en faisons les uns et les autres, et les différentes compétences que nous avons développées, une expérience du vivant. Comment et avec quoi habitons-nous le monde ? Par la voix et la combinaison de sons sélectionnés et organisés pour produire non seulement une information, un message, mais aussi un événement entre nous. Une profération et une compréhension. Ce qui est émouvant, à la lecture de ces travaux sur le langage de la mésange, ce sont les efforts des chercheurs pour traduire ces combinaisons sonores, ces mélodies, en phrases que nous pouvons alors nous-mêmes traduire dans notre propre langage. J'aime enfin que la traduction de ces langages entre eux, si différents pourtant, soit cet humble travail du vivant pour découvrir notre fraternité de créatures à travers l'étonnante diversité de la voix des êtres. ■

« Rester éveillé, c'est le prix de la démocratie »

Raoul Peck

Dans son dernier documentaire, *Orwell : 2 + 2 = 5*, en salles depuis le 25 février, le cinéaste haïtien Raoul Peck raconte les dernières années de l'écrivain britannique lorsqu'il rédige *1984*, et montre à quel point sa pensée visionnaire résonne tragiquement avec les événements actuels. Entretien avec un réalisateur engagé qui allie le cinéma et la politique pour réveiller les consciences.

Recueilli par Marie Boëton et Céline Rouden. Photos : Marie Rouge pour *La Croix L'Hebdo*

Votre documentaire montre à quel point les pires scénarios imaginés par George Orwell lorsqu'il écrit *1984* sont en train de devenir des réalités. Est-ce pour vous une façon de sensibiliser le spectateur ?

Le cinéma a toujours été un combat. Faire ce documentaire sur Orwell, c'était une manière de répondre à ce que je vois autour de moi et de remettre au goût du jour ce qu'Orwell a écrit et n'a pas toujours été bien compris. Sorti le 8 juin 1949, en pleine Guerre froide, *1984* a souvent été utilisé pour dénoncer le totalitarisme soviétique et accessoirement le fascisme, mais le regard d'Orwell était beaucoup plus universel. Il n'a rien prédit. Il a écrit sur ce qu'il avait vécu lui-même, comme soldat d'une armée coloniale en Birmanie, ou les traîtrises de la guerre civile espagnole, sur ce qu'il a compris du fonctionnement du pouvoir, des dangers de l'autoritarisme. Et il nous a laissé une boîte à outils formidable pour comprendre que n'importe quel pouvoir, s'il n'est pas surveillé, si les citoyens ne le contrôlent pas, peut dérailler. C'est l'avertissement qu'il nous donne.

Raoul Peck, à Paris, le 29 janvier.

POURQUOI LUI

Depuis son premier film de fiction, *Haitian Corner,* en 1987, qui dénonçait la torture sous la dictature de Duvalier en Haïti, Raoul Peck n'a jamais désarmé. Le cinéma est pour lui un sport de combat. Et ce depuis que, jeune étudiant à Berlin dans les années 1970, il militait auprès de tous ceux qui se battaient pour libérer leur pays des régimes autoritaires ou de la domination blanche en Haïti, en Afrique du Sud, au Zimbabwe ou encore au Nicaragua. Qu'il signe des films sur Patrice Lumumba, James Baldwin ou des séries sur l'affaire Villemin ou la promotion Voltaire de l'ENA (*L'École du pouvoir*), son regard est toujours politique, avec la même volonté de déconstruire les récits officiels et les mécanismes du pouvoir. Son dernier film documentaire en date, actuellement en salles, *Orwell : 2 + 2 = 5,* fait office de traitement de choc sur les dérives actuelles de nos démocraties. La constance de son engagement, comme la singularité de son regard qui nous décentre de notre vision occidentalisée, méritait bien une rencontre.

Dans *Orwell : 2 + 2 = 5,* en salles depuis le 25 février, Raoul Peck nous plonge dans les derniers mois de la vie de l'écrivain britannique, au moment où il écrit *1984* et, en y accolant des images d'actualités, de l'Ukraine à Gaza, il montre comment il a forgé des concepts visionnaires toujours d'actualité dans le monde d'aujourd'hui.
2 heures, en salles

▶ Le bannissement des livres, la surveillance généralisée, la novlangue : on a le sentiment que l'Amérique de Donald Trump a déjà basculé dans ce que décrit *1984*. Vous qui allez souvent aux États-Unis, comment voyez-vous les choses ?
L'histoire a montré qu'un régime qui commence à agir de plus en plus autoritairement, en dehors des lois acceptées par tous, n'a plus aucune limite. Les États-Unis de Trump sont sur cette pente. Elle ne peut être stoppée que si les citoyens disent non, s'interposent physiquement comme ils l'ont fait à Minneapolis. Des *« terroristes de l'intérieur »,* selon Donald Trump. Et ça, ça fait partie des instruments qu'Orwell dénonce. Il dit : *« La dégradation de la démocratie commence avec la dégradation du langage. »* On y est. Mais il ne faut pas faire l'erreur de croire que tout a commencé avec Trump. Parce que la dégradation de la démocratie ne date pas de Trump. La dégradation a permis Trump. Cette novlangue, j'y suis confronté depuis ma naissance.

Vous pensez à quoi ?
Je suis né en Haïti. Mon père a été arrêté pendant la dictature de Duvalier et a dû quitter le pays. Qui étaient les plus grands supporters de la dictature ? Les États-Unis. Les mêmes qui parlaient de démocratie, d'amener de l'aide dans le tiers-monde, d'entreprendre toutes sortes d'actions nobles. Donc cette démocratie ne valait que pour certains, et pas pour d'autres. Nous nous installons au Congo, et Mobutu y est tout-puissant. Qui soutient Mobutu ? Qui a financé sa prise de pouvoir ? Qui a essayé de tuer Patrice Lumumba, élu dans les premières élections libres de ce pays après la colonisation ? Les États-Unis. De là où je viens, je n'ai pas d'autre choix que de constater qu'il existe un double langage, à tous les niveaux. Or, aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, l'intelligence artificielle et toute cette technologie, nous sommes dans une forme d'accélération qui permet de déployer le mensonge encore plus rapidement.

Vous n'avez donc pas été étonné par la tournure qu'ont pris les événements ?
Non, je ne voulais en aucun cas faire un film sur Donald Trump. Le film parle de toutes les dérives possibles, partout, y compris, ici, en Europe. Je ne voulais pas tomber dans le piège de la caricature facile autour d'un Big Brother à la Trump.

C'est juste que la coïncidence avec les événements récents aux États-Unis est troublante…
Absolument, parce que Donald Trump, c'est Ubu roi. C'est le plus saillant, le plus évident, le plus puissant. Mais ça ne se limite pas à lui et ça ne se limite pas à ça. D'ailleurs, il est en bonne compagnie avec Poutine, Xi Jinping et tous les grands et petits dictateurs du monde entier…

Qu'attendez-vous du public qui viendra voir votre documentaire ? Un sursaut ?
J'espère qu'il se posera des questions et réfléchira à la façon d'apporter une réponse à tout ça. C'est le minimum dans une démocratie. La démocratie n'est pas quelque chose qu'on achète, qu'on met sur son étagère et puis ça y est, on l'oublie ! Non, c'est quelque chose de très conscient pour lequel on doit se battre tous les jours. Des gens se sont battus pour elle, pour obtenir le droit de vote, le droit de s'exprimer, le droit de manifester. Le prix à payer, c'est de rester éveillé. La définition de la démocratie, c'est des citoyens informés et éduqués qui décident des affaires de la cité. Malheureusement, cette partie-là, informés et éduqués, on l'a un peu oubliée.

On devient paresseux, on se recroqueville sur soi, son bonheur, sa tribu et on oublie le collectif.

C'est-à-dire ?
Pourquoi a-t-on de tels niveaux d'abstention aux élections, pourquoi beaucoup de jeunes ne votent pas ? Parce que les trente, quarante années de paix en Europe nous ont fait croire qu'il n'y avait plus rien à faire. On devient paresseux, on se recroqueville sur soi, son bonheur, sa tribu et on oublie le collectif. Ce n'est pas une critique, ce sont même les signes d'une société qui a avancé, qui a résolu une bonne partie de ses problèmes. Pourtant, nous ne pouvons pas ignorer que pendant ce temps, beaucoup de gens sont restés au bord de la route, dans les pays riches comme ailleurs. Les réfugiés, les immigrés ne débarquent pas du jour au lendemain sur ce continent parce qu'il y a de la lumière. Non, il y a une histoire derrière. Malheureusement, cette histoire n'est pas racontée. On préfère apporter des réponses simplistes, trouver des boucs émissaires faciles. On ouvre ainsi un boulevard pour les discours populistes.

Vous avez dit souvent, durant des interviews, que pour faire un film, il fallait qu'il résonne avec votre propre histoire. Qu'est-ce qui, dans ce film ou dans la personnalité d'Orwell, résonne avec votre parcours ?
Tout. Au départ, ce n'était pas évident. Je ne m'attendais pas à trouver une telle proximité avec lui mais j'ai compris très vite qu'il n'était pas un auteur qui voyait le monde à travers son nombril d'Anglais. Il est né en Inde, il a voyagé, il a été très vite confronté à l'altérité. Il pouvait également parler de mon point de vue. J'ai vu en lui un frère de combat. À la fois dans sa distance aux organisations politiques – toute ma vie, j'ai milité sans jamais être membre d'un parti – mais aussi quand il dit que la neutralité n'est pas une option. Dire qu'on ne veut pas intervenir ou qu'on ne fait pas de politique, c'est déjà une position politique. ▶

Comme avec l'écrivain James Baldwin dans *Je ne suis pas votre nègre* (2017), c'est la voix d'Orwell que vous faites entendre ici, à travers des textes et des lettres souvent poignants écrits à la fin de sa vie, quand il est déjà malade. Pourquoi ce choix?
Je dois raconter une histoire avec une ligne dramatique, des péripéties. Je dois rapprocher le spectateur du personnage. Un personnage qui a ses contradictions, qui doit être humain, avoir des émotions, et auquel on peut s'identifier. J'écris un documentaire comme j'écrirais le scénario d'un film de fiction. Sauf que ce sont des éléments vrais. Mais la démarche est la même. J'essaie de toucher le spectateur, de lui faire ressentir et comprendre à la fois. Ce n'est pas juste un exercice intellectuel.

Vous n'opposez pas émotion et réflexion?
Non, il faut trouver la bonne dose entre les deux. Je n'essaie pas non plus de donner de réponses. J'ouvre des pistes de réflexion, je mets ensemble des éléments qui font forcément réfléchir. Il faut qu'il y ait une participation active du spectateur. C'est un compromis, je vous attire avec une belle histoire. Dans cette belle histoire, j'espère que vous allez tirer des choses pour vous personnellement. Orwell dit que tous ses écrits après la guerre d'Espagne ont consisté à lier l'art et la politique. Je fais des films parce que c'était aussi une manière pour moi de faire de la politique différemment.

C'est ce qui vous rapproche de lui?
Je me reconnais aussi dans son parcours, qui l'a conduit à se décentrer, à remettre en cause son éducation d'Anglais de la classe moyenne supérieure. Je suis né en Haïti, j'ai vécu au Congo, j'ai été scolarisé aux États-Unis, puis en France et en Allemagne. Cette accumulation d'expériences et de savoirs m'a donné une position privilégiée et large pour analyser les choses. C'est peut-être aussi ça, ce qui nous lie. Ne pas avoir un point de vue unique où on se sent au centre du monde, défendre une approche plus humble et plus humaniste. La plupart des personnes sur lesquelles j'ai fait des films avaient ce profil : James Baldwin, l'écrivain suédois Sven Lindqvist *(il a inspiré sa série documentaire* Exterminez toutes ces brutes*, NDLR)* avaient un regard sur le monde qui n'est ni de race, ni de couleur de peau, ni de langue, ni de territoire.

> J'écris un documentaire comme j'écrirais le scénario d'un film de fiction. J'essaie de toucher le spectateur, de lui faire ressentir et comprendre à la fois.

Dans cette volonté de faire passer un message politique à travers vos films, il y a toujours cette nécessité de réaliser ce pas de côté?
Oui, une volonté de déconstruire. Parce que je pars du principe que nous ne pouvons plus faire forcément confiance à ce qu'on nous dit. Parce que c'est souvent entaché de mensonges, d'inexactitudes, de parti pris politique ou nationaliste. Il faut savoir prendre de la distance et être capable de porter un regard sur nous-mêmes. Ne plus se considérer comme noir, arabe ou blanc. Je suis d'abord un être humain. Je ne me lève pas le matin en me disant que je suis noir. C'est la société qui vous confronte avec cette « condition ». James Baldwin a fait cet exercice de psychologie extraordinaire. Il a dit : si vous avez un problème avec moi, c'est à vous de

le résoudre. Si vous avez des préjugés, ce n'est pas à moi de l'expliquer. Ce n'est pas mon préjugé, c'est le vôtre.

Et ça a été libérateur ?
Absolument. Ça vous permet de revendiquer la culture du monde entier. Je revendique tous les grands auteurs, quelles que soient leurs origines, leur couleur. Si ce qu'ils disent me parle, je les adopte.

Vous citez toujours dans vos références Karl Marx et James Baldwin. Peut-être George Orwell, maintenant ?
Orwell, définitivement.

Qu'est-ce que chacun d'entre eux, très différemment, vous a apporté ?
Marx, c'est probablement celui, avec Engels, qui a fait l'analyse la plus pertinente de ce qu'on appelle le capitalisme et nous a fourni une grille d'analyse pour le comprendre qui fonctionne encore aujourd'hui et continue de m'accompagner.
James Baldwin est un écrivain, un humaniste, un poète. Il m'a aidé à l'âge de 14-15 ans à me resituer dans le monde. À avoir cette inversion du regard dont je parlais tout à l'heure. Et ça, c'est essentiel. Avoir ça dans sa sacoche, ça vous permet d'avancer et de confronter toute nouvelle catastrophe sociétale qu'on vous jette en pleine figure.

Vous avez été ministre de la culture en Haïti entre 1995 et 1997. Qu'est-ce que cette expérience politique vous a appris ?
Ça a été une expérience très importante. C'est comme passer de l'autre côté du miroir et comprendre comment fonctionne un pouvoir. J'ai mesuré à quel point les politiques sont fragiles mais aussi qu'il faut respecter leur fonction tant il est compliqué de gérer un pays, une population.
Vous avez en face de vous des citoyens ou groupes d'intérêts qui ne voient qu'eux-mêmes. Or, vous devez composer avec tout le monde. C'est compliqué parce que les gens sont en colère, souvent avec raison, mais ils ne comprennent pas que la solution doit venir de tous en même temps.
Il ne s'agit pas de répondre aux revendications d'un seul ou d'un petit groupe. Parce qu'il faut faire communauté, il faut se mettre autour d'une table et se parler pour éventuellement trouver une réponse. Parce qu'il ne s'agit pas que de vous. Il s'agit de comment on fait tous ensemble société. ▶

Vous avez grandi dans une famille catholique et fréquenté des établissements catholiques. Qu'en avez vous conservé ?
J'ai fait une grande partie de ma scolarité chez les jésuites, à Orléans, et même si j'étais déjà un peu en révolte avec l'école en tant que telle et avec l'Église, j'y ai rencontré des interlocuteurs intelligents. À l'étude, on signait un billet pour aller voir son « confesseur », mais en fait, on y allait surtout pour le plaisir et la curiosité de la conversation. Ma base humaniste, je ne l'ai pas acquise avec Marx mais à travers mon éducation chrétienne, et je l'ai gardée dans mon ADN.

Gardez-vous encore un motif d'espérance quand vous contemplez le monde d'aujourd'hui ?
Souvent on me demande : *« Êtes-vous pessimiste ou optimiste ? »* Je réponds que je ne peux pas me permettre de me poser cette question. Parce que si on se la pose, c'est qu'on est déjà dans une situation privilégiée. La réalité, c'est que la majorité de la planète n'a pas le choix d'être optimiste. Ensuite, je réponds à ceux qui me la posent que l'histoire ne va pas les attendre. S'ils ne s'y intéressent pas, elle va se faire sans eux. Les choses ne changent pas parce qu'on envoie une lettre ou proteste en envoyant des tweets…

Donc, vous êtes en train de dire : engagez-vous !
Oui, à l'instar de Stéphane Hessel, « *indignez-vous* », engagez-vous ! De quelque manière que ce soit : votre lieu de travail, votre ville, votre quartier… Quand vous faites ça, vous rencontrez l'autre. Avec lui ou avec elle, vous pouvez entamer de nouvelles conversations et construire ensemble quelque chose. Tous les mouvements naissent ainsi. Vous ne pouvez pas rester dans votre petite coquille, isolé. C'est à vous de décider. Est-ce que je continue à être juste un consommateur et à regarder tout ça de loin… Jusqu'à ce qu'il soit trop tard ?

Pour vous, c'est le cinéma qui a été votre engagement ?
Pas seulement. Je suis cinéaste mais je suis aussi engagé dans la société civile en Haïti et ailleurs. Nous ne pouvons pas nous réfugier derrière notre fonction ou notre profession, nous avons aussi des choses à dire en tant que citoyen. Il n'y a pas de neutralité possible, pas de miracle. Si à un moment, vous vous dites : *« Là, c'est trop, il faut que je fasse quelque chose ! »*, cherchez et vous trouverez. Il y a des gens qui œuvrent aux Restos du cœur depuis vingt ou trente ans. C'est leur part à la société. C'est ça qu'on demande. Vous faites comme vous pouvez, mais faites. Parce que quand vous ne faites pas, vous laissez les autres faire à votre place et ils peuvent tout détruire sans que vous réagissiez. ■

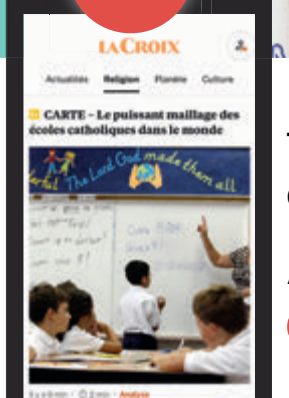
SES DATES

1953 Naissance à Port-au-Prince (Haïti).
1961 Sa famille s'installe au Congo.
1970-1980 Études à Berlin. Il est diplômé en ingénierie économique de l'Université Humboldt et de l'Académie allemande du film et de la télévision.
1987 Tourne son premier film de fiction, *Haitian Corner*.
1991 Réalise *Lumumba, la mort du prophète*. Un documentaire qui sera suivi en 2000 d'un film de fiction sous le titre *Lumumba*.
1995-1997 Ministre de la culture dans le gouvernement haïtien.
2006 *L'Affaire Villemin*, mini-série.
2010-2019 Président de la Fémis, école supérieure des métiers de l'image et du son.
2016 *Je ne suis pas votre nègre*, documentaire sur James Baldwin.
2017 *Le Jeune Karl Marx*.
2021 *Exterminez toutes ces brutes*, mini-série documentaire sur la colonisation et les génocides.
2024 *Ernest Cole, photographe*.

LA CROIX L'Hebdo

9,90€ /mois

+



Tous les contenus numériques de *La Croix* inclus dans votre abonnement !

Abonnez-vous sur
communication.la-croix.com/hebdo2607

Cas de **conscience**

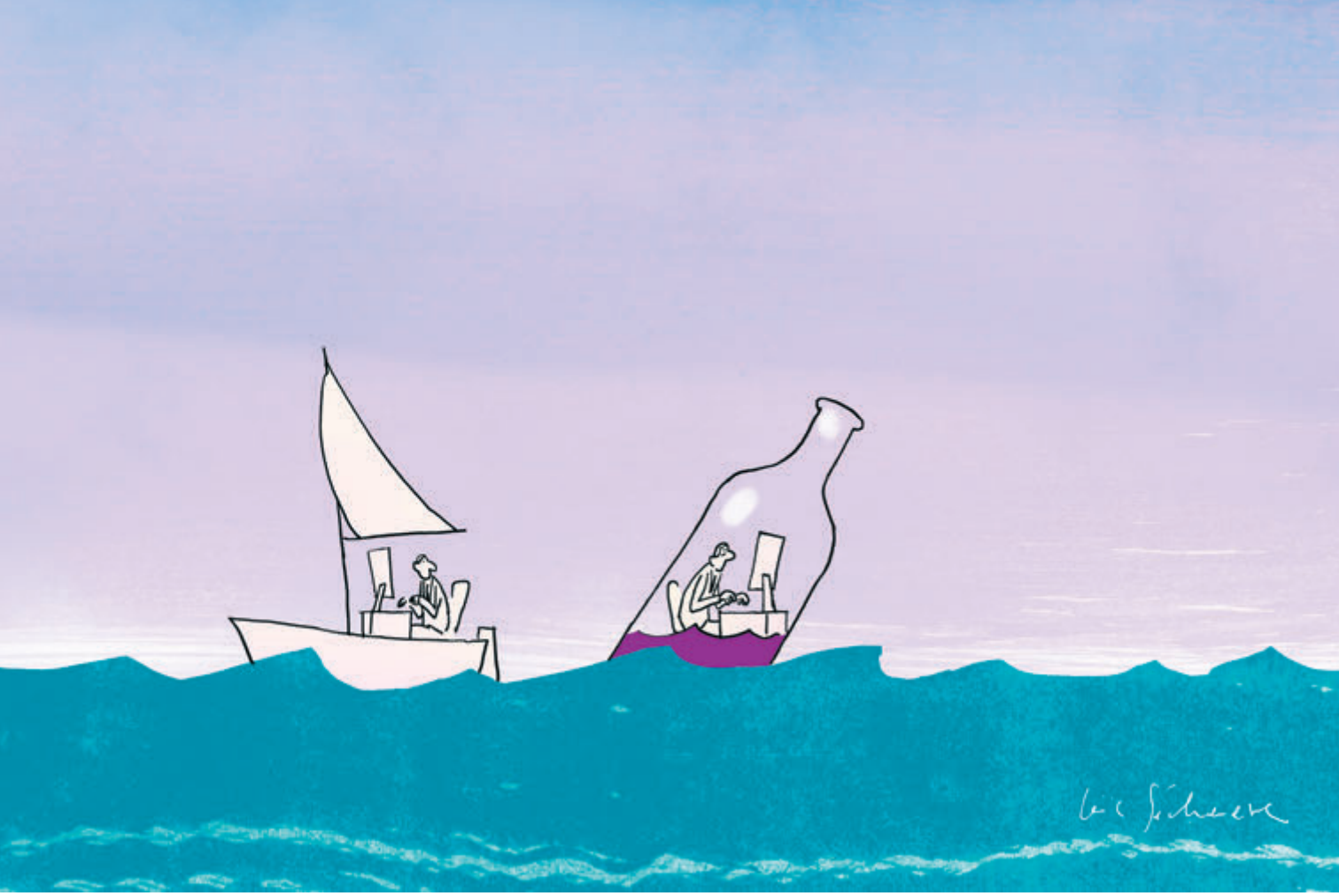
Faut-il alerter sur l'addiction d'un collègue ?

« *Je vois bien qu'une collègue que j'apprécie a un problème avec l'alcool. Comme d'autres salariés, j'observe qu'elle a des comportements parfois limites, mais qui suis-je pour lui dire quelque chose ? C'est sa vie privée et ce sont des signaux faibles, mais je suis embêtée… »*, confie Florence, qui travaille dans une école d'enseignement supérieur à Lille.

Il n'y a pas d'obligation légale de dénoncer un collègue pour addiction, sauf dans une situation extrême de danger grave et immédiat, si une infraction pénale est commise ou si le règlement intérieur de l'entreprise le stipule. Mais concernant Florence, on se situe en amont, dans un cas de suspicion. Damien Duquesne, médecin du travail et ancien praticien en addictologie, pose la question en d'autres termes : *« Est-on collègue pour prendre soin de l'autre ? »* Lui répond par l'affirmative, préconisant de *« porter une attention bienveillante »* sans attendre les signaux forts, et néanmoins conscient que le désir d'alerter dépend du règlement intérieur et de la relation interpersonnelle. *« Si on s'en sent capable, on peut parler en privé avec sa ou son collègue, mais jamais devant d'autres personnes »*, préconise pour sa part Aurore Bernier, thérapeute psychocorporelle et partenaire de l'Union régionale interprofessionnelle CFDT Hauts-de-France. En réfléchissant bien à la manière d'aborder le sujet : *« Je remarque que tu as du mal certains matins. Je m'inquiète pour toi, est-ce que tu veux qu'on regarde ensemble comment te faire aider ? »*, suggère par exemple la thérapeute. Les paroles qui jugent sont à proscrire : *« Mieux vaut partir de faits concrets en proposant de chercher des solutions ensemble et en rappelant qu'il existe des interlocuteurs en interne : infirmier ou médecin du travail, service RH, Comité social et économique (CSE), assistante sociale, référent qualité de vie et des conditions de travail (QVT), etc. »*

Si la personne refuse d'en parler, ou est dans le déni, il ne faut pas insister. Elle seule peut décider de mettre un processus de soins en route. *« Attention aussi à ne pas agir en restant seul et à ne pas s'improviser soignant,* souligne Aurore Bernier. *Voir un collègue en difficulté peut être lourd moralement et pour se protéger psychologiquement, on peut en parler à un représentant du personnel ou à un collègue de confiance, en respectant la confidentialité. Ou demander à voir le médecin du travail pour évoquer la situation. »*

Alerter le médecin du travail sur le cas d'un collègue n'est pas une « dénonciation » et en termes d'addictions, qu'il s'agisse d'alcool, de drogue, de jeux ou autres, c'est le premier professionnel à mobi-



liser. Le docteur Damien Duquesne recueille souvent des confidences de salariés inquiets. Il leur propose de leur donner un courrier à destination du collaborateur concerné : *« Dans cette lettre, j'écris qu'une personne m'a parlé de troubles éventuels, de manière confidentielle et bienveillante à son égard… Je propose d'abord à la personne qui m'a alerté de remettre ce courrier à son collègue en mains propres ou, si c'est trop compliqué, de le déposer sur son bureau ou dans son casier,* explique le médecin du travail. *Amener le dialogue, même si on ne connaît pas l'issue, ouvre sur un chemin qui pourra être libérateur, car le fait de se taire n'arrange rien si ce n'est que cela arrange celui qui ne dit rien. »*

Dans cette démarche, la dimension confidentielle reste primordiale : il ne s'agit pas de faire de la personne qui est dans une addiction *« celle dont tout le monde parle mais à qui personne ne parle »*, insiste le docteur Duquesne. Au-delà d'une initiative individuelle, prévenir les addictions relève avant tout du devoir de l'entreprise. Plus on agit tôt, mieux c'est, *« et un discours collectif – porté par la direction, le CSE, les délégués syndicaux… – qui se positionne "pour la santé" sera plus efficace qu'un discours "contre la consommation" »*, précise encore Damien Duquesne.

> « Attention à ne pas agir en restant seul et à ne pas s'improviser soignant. »

Les salariés peuvent aussi pousser leur entreprise à œuvrer dans le sens d'une meilleure prise en compte de la santé et de la sécurité au travail (SST), *« en établissant des critères pour la perception des signaux faibles en amont du code du travail »*, note l'addictologue citant l'exemple de Pôle santé travail, à Lille. Dans ce service de prévention et de santé au travail, le règlement intérieur concernant l'alcool situe la zone d'alerte avant l'ivresse.

Apporter de l'humain dans les relations, être attentif aux signaux faibles sans attendre des signaux tardifs et développer une culture de la prévention contribue à conscientiser collectivement sur les addictions au travail : *« Nous recevons aujourd'hui davantage de salariés à des stades précoces de leur addiction, sans attendre que les situations deviennent dramatiques »*, constate, positif, le docteur Duquesne. ■

Fanny Magdelaine

Vous voulez que nous évoquions un dilemme éthique ? Partagez-le sur hebdo.lacroix@groupebayard.com

Trait d'esprit

Vacances en solo

Le bien commun, une exigence politique

F. FERVILLE

Pierre-Yves Gomez
Économiste et essayiste

La notion de bien commun est souvent confondue avec celle d'intérêt général. Le bien commun désigne les conditions sociales permettant à chaque personne et à toutes de trouver les moyens de leur accomplissement. En préalable à la recherche de solutions, les parties prenantes doivent se sentir déjà solidaires les unes des autres et engagées dans une communauté de destin qu'il s'agit de conforter par leurs décisions. La grève des médecins libéraux du mois de janvier dernier offre une bonne illustration de la distinction entre bien commun et intérêt général. Pour le montrer, regardons l'opposition des médecins à la pression des pouvoirs publics pour réduire la prescription des arrêts de travail, du fait de leur coût croissant pour l'assurance-maladie. La dépense d'indemnités journalières maladie a augmenté de 60 % en dix ans. Pour les médecins, une limitation de leur latitude de prescrire de tels arrêts au nom de l'impératif budgétaire porte atteinte à la nature même de leur service : face à un patient en souffrance, il leur appartient d'évaluer si son état de santé est compatible avec la poursuite de son activité professionnelle. D'autant que, pour le travailleur, le recours aux médecins est parfois l'ultime manière de se préserver de conditions de travail pathogènes. Mais les entreprises constatent que des recours à l'arrêt de travail de convenance permettent aussi à certains collaborateurs de se dérober aux exigences normales de l'organisation du travail. C'est même une manière de gérer leur rythme de vie d'autant plus aisément que le coût est invisible, puisqu'il est pris en charge par la collectivité. Or, pour les syndicats, là réside précisément le problème. Une organisation du travail dysfonctionnelle au point de générer des pathologies et des arrêts de travail, notamment de longue durée, est financée par l'assurance maladie, ce qui laisse perdurer les mauvaises pratiques. Devant ces appréciations divergentes, les pouvoirs publics invoquent l'intérêt général, dont ils sont les garants, et qui exige l'équilibre durable des comptes sociaux. Ils envisagent de durcir le contrôle des arrêts. Ainsi, sous la contrainte du pilotage budgétaire, les parties prenantes modifieront leurs pratiques au mieux de leurs intérêts propres. Le souci du bien commun appelle une autre démarche. Il nécessite une vision préalable de ce qui relie ces parties prenantes : en l'occurrence, un système de santé juste pour garantir une couverture des risques de maladie, et efficace pour éviter les abus. Chacun peut alors apprécier les arguments des autres, chercher comment ils servent le projet commun et inviter à des pratiques plus vertueuses à définir ensemble. Le renversement de perspective vient de ce que chacun se reconnaît coresponsable du projet social, au lieu d'en déléguer la charge aux seuls pouvoirs publics. On assume alors de former une communauté politique avant toute recherche de solutions. Chose exigeante mais souhaitable pour renverser les logiques qui fragmentent la société. ■

> On assume de former une communauté politique avant toute recherche de solutions.

Les Français par **eux-mêmes**

Des femmes et des hommes se confient sur l'actualité et leur quotidien

VALERIE TEPPE POUR *LA CROIX L'HEBDO*

« La chasse n'est pas un loisir d'une autre époque »

Xavier Fourgeon, commercial à l'Office national des forêts et chasseur à Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne)

À 26 ans, Xavier Fourgeon chasse entre la Haute-Vienne et la Creuse. Un héritage familial reçu de son père, qui l'emmenait pister le gibier dès l'âge de 5 ans. Alors que la saison se termine, il raconte son attachement à cette pratique qu'il sait controversée.

Comment ça va ?
Avec ma conjointe, on voulait revenir habiter à la campagne, proche de nos familles, donc on vient d'acheter une maison à Saint-Léonard-de-Noblat, une petite ville près de Limoges. Mes parents habitent à 15 km, sur le terrain familial. Chaque année, avec mon père, c'est là qu'on ouvre la saison de la chasse en septembre. Tous les deux, on part au petit gibier avec mon chien. La chasse, ça m'a toujours intéressé. Dès l'âge de 5 ans, je l'accompagnais pister quand il me l'autorisait. J'ai passé mon permis dès que j'ai pu, à 16 ans, pour aller chasser seul. Aujourd'hui, j'y vais au moins une fois par week-end. La semaine, je suis commercial à l'Office national des forêts (ONF).

C'est une activité qui vous lie à votre père ?
Ce qui me vient quand je pense à la chasse, c'est l'odeur de cuir humide des vestes Barbour… Peut-être parce que mon père en avait une. On chasse moins ensemble, mais on se garde quand même des moments privilégiés. Cette année, je l'ai invité à chasser le chamois dans les montagnes. Beaucoup de choses ont changé entre nos deux générations. Mon père chassait souvent le lapin. Moi, pas du tout : il n'y en a plus. Avec la disparition des haies et l'usage de pesticides, le petit gibier se fait de plus en plus rare. Les nouvelles technologies modernisent aussi la pratique. Grâce à nos téléphones, on peut prévenir les autres quand un cycliste passe dans le bois, par exemple.

Qu'aimez-vous dans la chasse ?
Partir seul avec mon chien, Snow, au lever du soleil ou à la tombée de la nuit, lorsque les animaux sortent. C'est un braque de l'Ariège. Souvent, je ne prends même pas de fusil, je veux juste l'observer travailler. À la position de sa queue, je peux savoir quel gibier il a flairé. En ce moment, je ne l'emmène pas parce qu'on chasse le sanglier en battue entre copains. J'aime ces moments conviviaux. On divise le gibier entre ceux qui ont participé à la chasse, les personnes chez qui on l'a prélevé, la famille, les voisins, pour le transformer en pâté par exemple. Moi, j'expérimente : je fais des saucissons, de la bolognaise de chevreuil.

Quelles sont les idées reçues qui vous énervent ?
J'ai du mal avec les gens qui disent que la chasse est un loisir d'une autre époque parce qu'on n'a plus besoin de chasser pour se nourrir. C'est simple d'aller au supermarché acheter son steak haché, de passer sa carte bleue et de repartir. Ils ne se rendent pas compte que derrière, un animal a été amené à l'abattoir, qu'un boucher l'a préparé et qu'un agriculteur l'a élevé. Quand on chasse, on en prend bien conscience. Nous, on a une éthique : si tu tires, il faut être capable d'abréger les souffrances de l'animal s'il n'est pas mort sur le coup. À la campagne, l'arrivée des néoruraux a changé beaucoup de choses. La dernière fois, on chassait le sanglier près d'une commune, en respectant la distance réglementaire. Rien d'inhabituel. Tout d'un coup, une personne est sortie de sa maison en hurlant pour nous demander ce qu'on faisait là, nous demandant de partir. On avait pourtant le droit d'être là…

Enfant, vous rêviez d'être…
Militaire ou vétérinaire. Finalement, l'armée c'est quand même un peu dangereux et en étant véto, j'avais peur de faire mal aux animaux en administrant des piqûres. C'est paradoxal, je sais. Aujourd'hui, mon rêve serait de vivre de ma passion. Pour ça, il faudrait que je dégage plus de revenus de mes réseaux sociaux, sur lesquels je poste des vidéos de mes chasses en caméra embarquée. Je fais ça depuis le lycée et aujourd'hui, j'ai réussi à réunir une petite communauté. Je me fais un peu d'argent, notamment de YouTube, mais ça reste très variable en fonction des mois. Il y a quelques semaines, j'ai été approché par un magazine de presse spécialisée pour faire du contenu digital. On verra ce que ça va donner.

Quelqu'un sur qui vous avez changé d'avis ?
Brigitte Bardot. C'était une des personnes que je détestais le plus. Elle était une grande protectrice des animaux et elle était contre la chasse, alors que je pense qu'elle n'y connaissait rien. Quand elle est morte *(le 28 décembre 2025, NDLR)*, je me suis rendu compte que c'était une icône française, qu'elle a pu défendre la cause des femmes. Ça m'a donné une autre image d'elle. ■

Recueilli par Mahault de Fontainieu

On l'a lu

L'essai de la semaine, résumé et décrypté par la rédaction

Que pensent LES RUSSES ?

De quoi ça parle

La Russie est un pays immense aux identités multiples, entre les Russes ethniques et les minorités, Moscou et les campagnes. La population, marquée au fer rouge par l'URSS et les années Poutine, maîtrise le double langage : il y a les pensées que l'on distille auprès de ses proches et le discours maîtrisé en public, nous rappelle la journaliste Elsa Vidal dans un essai salutaire. La peur autant qu'une méfiance pour les propos politiques abstraits et idéalistes qui ont justifié les crimes de masse du soviétisme nourrissent la dissimulation.

D'Elsa Vidal
Gallimard, 160 p., 18,50 €

Ces précautions rappelées, l'autrice travaille à comprendre ce que pensent les Russes à travers leurs actes et leurs motivations. Dans une région du centre du pays, on s'engage ainsi pour la guerre soit par contrainte, soit pour gagner de l'argent. On ne remet pas en question le sens du conflit, on évite toute conversation à caractère politique, mais la lassitude domine. Reprenant des études de sociologues russes, le livre classe finalement la population en trois catégories : les soutiens constants à la guerre qui veulent que l'armée russe atteigne ses objectifs (entre 12 et 23 %), les opposants (entre 18 et 21 %) et une significative majorité (60 et 70 %) de répondants qui n'ont pas d'avis tranché.

À qui ça s'adresse

La Russie, qui délivre désormais au compte-gouttes les visas de journalistes, est devenue une zone d'ombre depuis le déclenchement du conflit. Avec son style pédagogique, incisif et court, cet essai nous éclaire sur une réalité peu traitée dans les médias occidentaux. Il s'adresse autant au plus grand nombre qu'aux spécialistes de la région. Les personnes intéressées par ce pays y trouveront des pistes de réflexion, tout comme ceux qui s'interrogent sur les travaux sociologiques au sens large ou qui réfléchissent aux problématiques sur la mobilisation des sociétés contemporaines en temps de guerre.

Ce qu'on en pense

Tout reporter en Russie a été confronté à la tâche ardue de saisir ce que pensent réellement les Russes. Elsa Vidal, qui parle parfaitement russe et a séjourné de longues années à Moscou dans les années 2010, s'attache à un exercice des plus délicats, mené qui plus est à distance. Refusant les simplifications que son titre – *Que pensent les Russes ?* – laissait prévoir, l'ouvrage illustre la difficulté d'ordonner la population russe selon des schémas habituels.

On peut ainsi être en public un promoteur radical des valeurs traditionnelles prônées (sans grand succès) par le régime, tout en gérant discrètement une organisation de soutien aux usagers de drogue et aux séropositifs, raconte l'autrice en livrant une de ces anecdotes personnelles qui donnent du sel à son travail. En Russie plus qu'ailleurs, le langage sert moins à décrire une réalité objective qu'à façonner une réalité recherchée. ■

Olivier Tallès

Vous êtes-vous fait bridgertoniser ?

BRUNO LEVY

Joséphine Lebard
Journaliste et autrice

Je n'en suis pas à cocher les jours qui passent tel Robinson Crusoé mais enfin, on n'en est pas loin quand même. Bonne nouvelle : en ce jeudi 26 février, mon décompte va enfin prendre fin. Et j'ai un peu honte d'avouer la raison de cette impatience qui me ronge depuis près d'un mois : c'est aujourd'hui que Netflix diffuse le second volet de la quatrième saison de *La Chronique des Bridgerton*. Pour celles et ceux auxquels cette série ne dirait rien, voici une petite mise à jour : adaptée des romans éponymes – neuf tomes quand même ! – de la romancière américaine Julia Quinn, *La Chronique des Bridgerton* suit les tribulations d'une riche famille londonienne à l'époque de la Régence. Nous avons donc Violet, la mère et ses huit enfants : Anthony, Benedict, Colin, Daphne, Eloise, Francesca, Gregory et Hyacinth. On notera le grand sens pratique de la vicomtesse Violet, qui a dénommé chacun de ses rejetons en suivant l'ordre alphabétique. Ce qui me laisse penser que si elle avait vécu de nos jours, elle aurait sans aucun doute été adepte des slips marqués des jours de la semaine. Mais nous ne sommes qu'au début du XIXe siècle. Or, le slip n'apparaîtra qu'en 1913 (nul doute que cette information vous permettra de briller dans les dîners en ville) et la grande préoccupation de la vicomtesse est de marier sa descendance. Le principe est simple : à chaque saison de la série correspond la quête matrimoniale de l'un des enfants du clan. Pour votre gouverne, sachez que cette quatrième saison se concentre sur Benedict. Lequel a pris un peu de retard à l'allumage vu que Colin et Daphne – qui lui succèdent dans l'alphabet comme vous n'avez pas manqué de le noter – ont déjà convolé. *La Chronique des Bridgerton*, c'est Jane Austen qui aurait fait un hold-up dans un magasin de guimauves. L'issue de chaque saison ne fait guère de doute : un membre de la descendance Bridgerton se fait mettre le grappin dessus, de préférence par quelqu'un avec qui tout le monde avait compris qu'il allait finir, sauf lui. Autant dire que les enjeux dramatiques ne sont pas mirobolants, pas plus que les dialogues. Bien sûr, l'action se déroule il y a deux siècles, mais on peut considérer que c'est un peu atterrant de suivre, en 2026, les états d'âme d'héroïnes dont la seule ambition est le mariage. Aussi, à chaque fois que je visionne un épisode, je me scinde en deux. Il y a la partie de moi qui se vautre avec bonheur dans cette bonbonnière et l'autre qui regarde ladite moitié avec une consternation navrée. *« Quand même,* argue la moitié bonbon, *la série donne à voir une société multiraciale et inclusive, c'est pas rien… »* La partie raisonneuse ricane : *« Prétendre regarder les Bridgerton pour des raisons politiques, tu n'as vraiment pas honte, toi… »* La partie bonbon rougit bien un peu, mais elle décide de ne pas s'en laisser conter. Le nez toujours rivé à l'écran, elle tend son sachet de guimauves à la partie raisonneuse : *« Vas-y, sers-toi. »* La partie raisonneuse s'exécute. Bon, c'est vrai qu'il n'y a pas mort d'homme à faire bombance de sucre de temps à autre. Alors elle se tait. Car elle sait que, chez les Bridgerton comme ailleurs, ça ne se fait pas de parler la bouche pleine. ■

> « La Chronique des Bridgerton », c'est Jane Austen qui aurait fait un hold-up dans un magasin de guimauves.

Des idées pour agir

Protéger la montagne

Avec 54,8 millions de forfaits de ski vendus durant la saison 2024-2025, la France est la deuxième destination mondiale de sports d'hiver, derrière les États-Unis. Ce succès économique pèse lourdement sur les écosystèmes de montagne, dont la biodiversité s'érode plus rapidement qu'ailleurs. Au plus fort de la saison, *La Croix L'Hebdo* met en lumière des initiatives pour préserver ce milieu fragile.

D.FRETTER/PNRQ

Sensibiliser pour ne pas perturber

Culminant jusqu'à 3 385 mètres d'altitude, le parc naturel régional du Queyras (Hautes-Alpes) est un territoire pionnier en matière de sensibilisation à la protection de la faune. Depuis l'hiver 2022, deux écogardes sont présents au départ des randonnées afin d'informer randonneurs et skieurs sur les risques d'avalanche et sur l'impact des activités humaines sur la vie sauvage. La fréquentation hivernale fragilise davantage la montagne qu'à la saison estivale. *« Les sentiers sont moins balisés donc les randonneurs s'aventurent sur des terrains plus vastes. Ce qui provoque des perturbations pour une grande partie de la faune, qui limite ses mouvements »*, affirme l'écogarde Alexis Belmont. Au printemps, les animaux arrivent donc épuisés et ont du mal à se reproduire. C'est le cas du tétras-lyre, un oiseau dont la natalité avait fortement chuté avant une délimitation de zone de quiétude. Pour renforcer leur action, les écogardes font de la sensibilisation dans les stations *(photos)* en programmant le documentaire *Hors-piste, sensible et sauvage*. Une projection suivie d'un temps d'échange au cours duquel Alexis Belmont remarque *« que ce qui marche, c'est d'inviter à une approche plus réfléchie de la nature »*. Car la pratique de la montagne se transforme et *« ressemble parfois à une consommation compulsive »*, constate-t-il chez certains skieurs en quête de performance. Malgré tout, il reste optimiste : *« Les gens perturbent la faune par ignorance mais généralement, ce sont des gens qui aiment la nature et qui nous écoutent. »*

pnr-queyras.fr

D.FRETTER/PNRQ

GARANCE NIVEAULT

L.BAILLIARD

CLOVIS PAULIN

Voyager décarboné

Les transports peuvent représenter jusqu'à 80% du bilan carbone des stations de ski françaises, en grande partie à cause de l'usage de la voiture individuelle pour accéder aux massifs. Depuis 2015, l'association «Protect Our Winters» (POW) s'engage politiquement pour densifier le maillage des transports en commun en altitude et promeut les mobilités sobres auprès des pratiquants de sport de nature. En 2025, elle a permis d'attribuer 40% des 10 dossards de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc à des participants venus uniquement en transports bas carbone (trains, covoiturage, bus). Elle développe également une carte interactive destinée à faciliter l'accès aux stations en train depuis toute l'Europe.

protectourwinters.fr

Nettoyer la montagne

Chaque année, la fonte des neiges révèle un paysage jonché de déchets. Face à ce constat, l'association «Mountains Riders» a lancé en 2023 la campagne «Zéro déchet sauvage en montagne en 2030», qui fédère 150 acteurs dans tous les massifs français autour d'une charte nationale. En 2025, l'initiative a permis de récolter 17 tonnes de déchets, dont 57000 mégots et 13773 emballages alimentaires. Ces données permettent d'identifier les sources du problème et d'élaborer des solutions. Par exemple, arrêter la vente de bouteilles en plastique dans les restaurants d'altitude, ou encore réorganiser les chantiers. Une méthode qui semble porter ses fruits: d'année en année, les acteurs de la campagne observent une baisse des déchets récoltés dans les zones sensibilisées.

mountain-riders.org

Grimper sans déranger les oiseaux

En Haute-Savoie, depuis 2021, le projet «Nest & Climb» rassemble le Conservatoire d'espaces naturels (CEN) et les passionnés d'escalade pour protéger les oiseaux qui nichent dans les falaises. Chaque année, une quinzaine de nids sont repérés par la trentaine de grimpeurs engagés. *«Puis on vient vérifier et évaluer le temps durant lequel il faut restreindre l'accès aux voies»,* décrit Christelle Bakhache, en charge du projet. Une collaboration pas toujours évidente: *«Avant, pour les grimpeurs, les ornithologues étaient ceux qui fermaient leurs voies»,* avoue-t-elle. En intégrant les pratiquants à la démarche, en les acculturant à reconnaître les comportements d'animaux, ils deviennent des acteurs de la conservation de ces milieux. La spécialiste appelle à créer une cohabitation entre passionnés de sport de nature et animaux sauvages. ■

facebook.com/nest.climb/

Pages réalisées par Mahault de Fontainieu

COLL. PERSONNELLE ALINE MARIE-HÉLÈNE & FAMILLE JANNIERE

COLL. PERSONNELLE ALINE

Le voyage d'une vie

Il y a les voyages professionnels, les voyages d'agrément et puis il y a « le » voyage. Celui d'une vie. Qu'on le sache ou non à l'avance, notre existence ne sera plus jamais tout à fait la même après le retour. Pour *L'Hebdo*, des témoins nous racontent ce périple qui a constitué un pivot dans leur parcours.

Joséphine Lebard
Cartes : Frédéric Bony

BRUNO LEVY

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Du 23 février au 6 mars, *La Croix* propose une grande séquence intitulée « Voyager demain ». Pour s'inscrire dans l'événement, *L'Hebdo* s'est intéressé au *« voyage d'une vie »* : échappée pas forcément lointaine, pas forcément spectaculaire, mais qui fait bouger, avancer dans sa vie. Et au terme de laquelle son existence n'est plus tout à fait la même. Le sujet s'est avéré plus complexe qu'il n'y paraît : finalement, qu'est-ce qu'un voyage d'une vie à l'heure où s'envoler à l'autre bout du monde n'a jamais été aussi facile sur le plan pratique ? Où les vols *low cost* permettent une vaste démocratisation de l'évasion ? Comment le caractériser ? De Rome au nord de l'Inde, en passant par les rives du Danube, nous avons recueilli trois récits très différents. Ces histoires partagent néanmoins des points communs qui permettent d'esquisser un début de réponse…

NOS TÉMOINS

LAHCÈNE ABIB POUR *LA CROIX L'HEBDO*

Claire (38 ans), Antoine (41 ans) et leurs enfants Pauline (9 ans) et Maël (6 ans)
Date du voyage : avril-août 2025
Destination : Budapest, via la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et la Slovaquie
Mode de déplacement : le vélo

Marie-Hélène (67 ans) et ses petits-fils Théo et Ambroise (11 ans)
Date du voyage : Toussaint 2025
Destination : Rome
Mode de déplacement : l'avion

COLL. PERSONNELLE MARIE-HÉLÈNE

COLL. PERSONNELLE ALINE

Aline (31 ans)
Date du voyage : novembre 2023-mai 2024
Destination : le Cambodge, via l'Inde, le Vietnam, le Laos et la Thaïlande
Mode de déplacement : l'avion, le train, le bus, l'auto-stop

Retrouvez dans *La Croix* notre série « Voyager demain »

Lundi 2 mars : Voyager sur la terre de ses ancêtres, le retour aux racines
Mardi 3 : L'engouement pour les mobilités douces
Mercredi 4 : Ces aventuriers qui portent le message écologique
Jeudi 5 : Voyager malgré le handicap
Vendredi 6 : Les « digital nomads », entre travail et voyage

C'est un chiffre aussi lisible qu'une heure de départ sur le panneau d'affichage d'un aéroport : d'après l'ONU Tourisme, 1,52 milliard de touristes ont été enregistrés dans le monde en 2025. 60 millions de plus qu'en 2024. Si la statistique est éloquente, il est une précision qu'elle ne donne toutefois pas : parmi tous ces voyageurs qui arpentent les gares et les terminaux, qui font une pause dans une station-service, combien sont en train d'effectuer le voyage de leur vie ? Car tout comme on parle de l'homme ou la femme de sa vie, du livre de sa vie, il y aurait *le* voyage de sa vie. L'expression peut sembler cliché, voire éculée. Mais elle a le mérite de se livrer aux interprétations. Le voyage de sa vie a-t-il vocation à couronner celle-ci ? À lui faire prendre un virage ? À permettre de se reconnecter à son existence ? Dans tous les cas, il semble acquis qu'après, rien n'est plus tout à fait pareil, et ce, que les changements se manifestent sur la pointe des pieds ou façon tsunami. L'expression a d'autant plus d'intérêt à être explorée que, préoccupations environnementales aidant, nous sommes incités à modérer nos pulsions d'ailleurs, et, par conséquent, à donner plus de valeur à nos départs. Que ces échappées comblent non seulement nos envies de dépaysement mais aussi nos existences, tout simplement. Et que cet enrichissement perdure, une fois les valises défaites. Mais comment savoir ce qui donne du sens à nos voyages et fait, de l'un d'entre eux, le voyage d'une vie ? Une baroudeuse solo à l'autre bout du monde, une famille en vélo à travers l'Europe et une grand-mère en pèlerinage romain avec ses petits-enfants nous donnent, à travers leurs expériences, quelques pistes de réponse.

Avant le départ, déjà l'aventure

Souvent, le voyage d'une vie préexiste au voyage en lui-même. Il a été rêvé, pendant quelques mois, ou bien des années. Marie-Hélène le sait. Bien avant de tomber, au hasard d'un encart publicitaire dans *Le Pèlerin*, sur une proposition de pèlerinage entre grands-parents et petits-enfants à Rome, elle caressait depuis longtemps l'idée d'aller dans la Ville éternelle. *« J'en avais envie depuis toute jeune,* se souvient cette accueillante familiale de 67 ans. *Je me revois, enfant, feuilletant des livres*

JEFF LE CARDIET POUR *LA CROIX L'HEBDO*

d'histoire et me disant "un jour, j'irai là-bas !". » L'existence en décide autrement. Alain, le mari de Marie-Hélène, souffre de problèmes d'oreille interne qui lui rendent insupportables les déplacements en train ou en avion. Au cours de sa vie, elle a été une fois en Espagne et une poignée de fois en Belgique. Mais cette fois-ci, elle décide de saisir sa chance et propose à deux de ses petits-fils, Ambroise et Théo, 11 ans, de l'accompagner. Clin d'œil du destin : Marie-Hélène a repéré l'annonce dans le journal dont sa maman, décédée l'année précédente, était une fidèle lectrice. Elle a poursuivi l'abonnement après la mort de celle-ci. Aussi entrevoit-elle dans cette invitation au départ comme un signe de celle dont la perte lui est douloureuse. Pour le voyage de sa vie, il arrive qu'on parte avec des passagers clandestins qui cheminent à nos côtés par l'esprit…

Claire et Antoine, eux aussi, ont longtemps fantasmé une virée à vélo au long cours avec leurs deux enfants. *« On avait envie de changer notre façon de vivre, de casser le quotidien, le tout sans prendre l'avion. On en rêvait tout haut, mais on était un peu dans la poésie. Il y avait toujours un baptême, un mariage ou les 40 ans d'un copain qui reportaient le projet »*, se remémore Antoine. Pas forcément simple de sauter le pas. Il y a évidemment la dimension logistique : mettre de l'argent de côté, parvenir à se libérer de ses obligations professionnelles. Mais un autre aspect peut retarder la mise en route : comment être à la hauteur de son rêve ? Il leur faudra un verre avec leurs amis Étienne et Stéphanie pour les pousser vers la concrétisation. *« Fixez-vous une date,* leur intime Stéphanie. *Le reste suivra ! Au lieu de dire "on va partir", dites "on part". »* Va pour l'EuroVelo 6, de Nantes à Budapest (Hongrie), et ses 2 800 km !

> *« Enfant, je feuilletais des livres d'histoire en me disant qu'un jour, j'irai à Rome. »*
> **Marie-Hélène, 67 ans**

Il a été attendu, espéré. Et pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, chez nos témoins, ce voyage essentiel n'implique pas forcément une préparation colossale. D'abord pour se ménager les effets de surprise et la dimension aventureuse d'une échappée. Mais aussi parce que partir signifie rompre avec un quotidien façonné par des obligations, des rendez-vous dans des agendas, des rituels immuables. Dès lors, quel intérêt de plaquer les schémas ordinaires sur ce qui, juste- ▶

La plupart des photos de ce dossier sont tirées des albums de voyage de nos témoins.

▶ ment doit être extraordinaire ? Avec son amoureux Bogdan, Aline a prévu un voyage d'un an en Inde et en Asie du Sud-Est. *« On avait une idée de notre itinéraire, imaginé avec Google Earth, mais c'est tout,* raconte la jeune femme. *L'anticipation, ce n'est pas trop notre truc. On avait envie de se laisser porter en fonction de ce qu'on nous conseillerait au fil du trajet. »* Antoine et Claire aussi ont prévu le minimum : leur retour de Budapest en Flixbus. *« On voulait éviter le côté "il faut qu'on roule vite pour arriver là demain". On partait du principe que si un endroit nous plaisait, on pouvait s'y arrêter un peu »,* raconte Claire. Allégement mental mais aussi allégement matériel : peu de vêtements, le juste nécessaire pour la cuisine et une simple tente igloo constituent l'essentiel de leur paquetage. Le voyage permet de se défaire des oripeaux de l'habitude.

Apprivoiser l'imprévu

Non, le voyage de sa vie n'a pas à être idyllique de A à Z. Il arrive que, dès le départ, il désarçonne, s'écarte de ce qui avait été imaginé. Aline en sait quelque chose. Car le jour de son envol pour Delhi, c'est seule qu'elle se rend à l'aéroport. Quelques mois auparavant, Bogdan lui a annoncé qu'il voulait qu'ils se séparent. Si la nouvelle est un choc pour la jeune femme, elle n'en annule pas son voyage pour autant. Elle a hésité, bien sûr. D'autant qu'on lui a déconseillé le nord de l'Inde en tant que femme seule. *« Mais je me suis dit qu'initialement, cette idée de voyage était la mienne. J'y voyais aussi un bon moyen de reprendre confiance en moi après la rupture. Je venais de traverser de grosses montagnes russes émotionnelles, j'avais besoin de me retrouver face à moi-même. »* Le voyage d'une vie n'est pas le voyage parfait : il peut se présenter comme une version un brin cabossée de notre idéal. Il a beau être une échappée, il n'en demeure pas moins inscrit dans le réel. Et le voyageur qui l'aurait oublié se le verra rapidement rappelé.

Antoine avait ainsi prévu une liste de podcasts à écouter sur la route en pédalant. C'était sans compter Maël, qu'il tracte, à l'arrière de son vélo et qui requiert l'attention de ses parents. Et, de fait, le couple n'avait pas anticipé ce que signifiait être en famille 24 heures sur 24. Sur la route, en journée, et le soir, dans une tente de 4 m². Un rythme qui diffère de l'ordinaire, où l'école comme le travail constituent des coupures, et qu'il faut apprivoiser. *« Il y a eu des petits moments de ras-le-bol,* admet Antoine. *On se rendait compte qu'en un sens, on était moins libres que dans notre quotidien. »*

Un voyage peut nous marquer durablement parce qu'il souffle en nous des émotions auxquelles on ne s'attendait pas. Évidemment, Marie-Hélène pensait bien être touchée par Rome, mais peut-être pas au point d'avoir du mal à vivre la dimension spirituelle du voyage. Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul-hors-les-Murs, la basilique Saint-Pierre de Rome… Tout est grandiose, démesuré. Ici, la beauté d'un autel

PHOTOS : COLL. PERSONNELLE FAMILLE JANNIERE

en marbre, là, la finesse de mosaïques, la profusion des sculptures, des tableaux... L'œil est sans cesse sollicité, le beau est partout. *«Je regardais, je m'émerveillais et, du coup, j'avais du mal à rentrer en moi-même»*, se souvient-elle.

A contrario, le début de son périple ne tient pas toutes ses promesses aux yeux d'Aline : elle arrive à Delhi au moment d'une grande vague de pollution. Quand elle respire, elle a le sentiment d'inhaler un air chargé de métal. Jaipur aussi la déçoit : la ville rose est extrêmement touristique. Le bruit incessant des klaxons, la foule dans les rues, les sollicitations des marchands ambulants. *«À la fin de mon étape en Inde, je n'avais plus de patience, j'étais épuisée, je me sentais hyperstimulée tout le temps.»* Au point qu'elle en vient à se demander : *«Est-ce que j'aime vraiment ça, voyager ?»* Syndrome de Stendhal ou déception : ces périples marquants nous confrontent sans cesse à l'incertitude. Bien malin qui peut prévoir ce qu'il va ressentir face à un monument, un lieu... Métaphore éloquente d'un monde où il est de plus en plus difficile de savoir de quoi l'avenir sera fait. Là encore, Aline en fait l'expérience. Au bout de quelques semaines de voyage, Bogdan lui fait signe : il est en Inde et lui propose de poursuivre ensemble son parcours. Ils reprennent leur histoire où ils l'ont laissée. Et voyagent en duo un mois et demi au bout duquel Bogdan doit rentrer. Aline, elle, décide de poursuivre sa route.

Des moments de grâce

Les voyages qui comptent sont aussi ceux au cours desquels on choisit de s'extraire d'un quotidien rempli de moments subis pour y substituer de la joie. Vienne, Bratislava, Budapest... À vélo, la famille de Claire et Antoine croise évidemment la route de monuments mythiques. Mais l'émerveillement naît aussi de choses plus ordinaires, à l'aune d'un quotidien qui se réinvente. Il y a évidemment les petites singularités liées à l'étranger, signes discrets de dépaysement, comme les distributeurs de bière ou de saucisses repérés en Allemagne. Autant de détails qui signalent que l'ordinaire s'est, grâce au voyage, un peu décalé : on est soi, mais, en évoluant dans une autre géographie, plus tout à fait le même. Les choses les plus banales se teintent alors d'inédit. Comme au camping, où, après une journée de route, le plat de pâtes a une tout autre saveur. *«Tous les soirs,* raconte Claire, *il y avait de la fierté au moment de se coucher. Celle de se dire qu'on l'avait fait.»* Le voyage chamboule aussi un peu les rôles au sein de la famille. Au cours du périple, ce sont les enfants qui poussent leurs ▶

> *«Tous les soirs, il y avait de la fierté au moment de se coucher.»*
> **Claire, 38 ans**

J.D. HURBAIN/

« Le voyage est une proposition de vie alternative »

Pour Jean-Didier Urbain, sémiologue, ethnologue et anthropologue, nos manières de voyager disent beaucoup de notre époque et de nous-mêmes.

Quelle serait votre définition du voyage ?
C'est en partant de la phrase de Fernando Pessoa, *« la vie est un voyage expérimental incontrôlé »*, que j'ai défini le voyage de cette façon : *« Le voyage est une petite vie expérimentale qu'on espère contrôler. »* Il nous projette dans une autre existence. Car le déplacement ne suffit pas. John Steinbeck racontait qu'il était stupéfait de voir l'ignorance des camionneurs ou des marins quant aux pays qu'ils traversaient. Parce qu'en fait, ils étaient dans une sédentarité mobile. Le voyage, c'est une proposition de vie alternative.

Mais quelle vie le voyageur recherche-t-il ?
Il existe plusieurs types de démarches. On peut voyager pour se ressourcer, selon l'expression usuelle. Ce qui signifie que, dans la vie de tous les jours, on ne serait pas soi-même. Le voyage serait donc l'occasion de faire sortir le « moi » du « soi ». De se réapproprier ce que nous pensons être. Un peu comme une révélation : nous nous débarrassons des prothèses que la société nous a imposées. L'autre démarche serait de voir dans le voyage une mutation, une métamorphose. C'est par exemple le cas dans les stratégies immersives des périples où nous essayons de nous assimiler à la population, en dormant chez l'habitant par exemple, ou de nous fondre dans une vie sociale très différente, afin de devenir un autre et non pas soi. Enfin, prenons l'exemple des personnes qui partent avec un voyagiste ou en club vacances. Dans ce cas-là, je pense qu'il y a ni l'envie de devenir soi, ni de devenir autre mais de rester soi sans entraves ordinaires.

L'expression « voyage d'une vie » vous parle-t-elle ?
Oui, complètement ! C'est le voyage qui modifie votre regard et votre réalité. Le voyage initiatique qui peut arriver à n'importe quel âge et n'importe où mais aussi… ne pas advenir. Il provoque des sensations jamais éprouvées auparavant. Il n'a pas forcément besoin d'être lointain, mais il permet de regarder le monde et les gens autrement. Il crée un déclic qui peut aller jusqu'à revisiter sa façon de penser, son éthique. Et puis ce voyage peut aussi être le moment de rencontre d'un amour. Comme dans *Nouvelles du paradis*, du romancier anglais David Lodge, dans lequel le héros part à Hawaï pour des raisons familiales et y découvre l'art d'aimer.

On parle beaucoup de polarisation de la société. Quand on voit d'un côté les énormes paquebots et les vols *low cost*, de l'autre le développement du microtourisme ou des déplacements en train ou à vélo, peut-on aussi parler d'une polarisation du voyage ?
Il ne faut pas oublier que le tourisme est un symptôme social. Il est né au XIXe siècle en Grande-Bretagne, qui était le pays le plus urbanisé du monde à l'époque. Et, de fait, les gens qui partent le plus sont les citadins. Toute industrie qu'il est, le voyage capte donc les tendances d'une société. Mais, pour autant, je ne parlerais pas de polarisation, plutôt de diversification des pratiques. Aujourd'hui, il va s'agir de personnaliser toujours plus les propositions. Vous parliez des bateaux de croisière. Effectivement, ils font polémique. Mais ce qu'il faudrait se demander, c'est pourquoi des gens ont ce désir d'être à 4000 ou 5000 sur une île flottante… Peut-être par besoin d'entre-soi et de faire communauté, d'avoir un sentiment d'égalité sociale dont on sait bien, pourtant, qu'il n'est qu'un trompe-l'œil dans ce genre de lieu.

Dans les témoignages que nous avons recueillis, les personnes insistent sur l'importance des rencontres, notamment avec des locaux…
Permettez-moi d'être un peu sceptique sur ce point. Plus que de rencontre, je parlerais de contact. Effectivement, les stratégies de tourisme ont désormais intégré un désir d'immersion. Et c'est indéniablement un progrès par rapport au tourisme enclavé, où on reste dans sa coquille hôtelière. Pour autant, ce qui rend possible la rencontre, c'est le temps long. C'est lui qui permet de s'inscrire dans un tissu social. Pour vivre des rencontres, je dirais, en référence à Georges Perec, qu'il faut s'engager dans une sorte de *« tentative d'épuisement »* du lieu de séjour où l'on se trouve, jusqu'à s'y fondre. Le slow tourisme peut rendre cette expérience possible.

Il y a aussi des gens que voyager effraie. Que leur diriez-vous pour les inciter à sauter le pas ?
Je citerais Montaigne, qui disait : *« Le monde est un livre suffisant »* à parcourir. Ne pas voyager, c'est un peu comme rester collé à la première page.

PHOTOS : COLL. PERSONNELLE MARIE-HÉLÈNE

parents à poser un regard différent sur la nature qui les entoure. *« Ce sont eux qui voyaient les animaux,* poursuit Claire. *Un renard au bord d'une route, l'envol d'un héron, la métamorphose d'une libellule ou le vol d'un rapace… Sans eux, on aurait manqué tout ça… Ils ont développé leur sens de l'observation et le nôtre par la même occasion ! »*

Observer. Se mettre en léger retrait du monde. Ne pas forcément être acteur d'un moment mais juste le contempler. Avoir le luxe de disposer du temps pour le faire. Cela a été une expérience forte du voyage d'Aline. Elle se trouve alors à Purî, une ville de l'État indien d'Odisha. Sur la plage, elle assiste à un marché aux poissons où les acheteurs se déplacent en groupe d'un bateau à l'autre pour regarder la marchandise. Ces mouvements de foule mais aussi les saris colorés des femmes qui contrastent avec l'argenté des écailles de poissons ou des bacs en aluminium qu'elles portent sur leurs têtes : autant de scènes anodines ou tout du moins quotidiennes qui, pourtant, marquent la Française. *« J'ai adoré voir les négociations, entendre parler, crier. Juste faire partie d'une scène de vie à laquelle je n'étais pas censée participer. »*

Le voyage est aussi l'occasion de constater que le monde existe en dehors de soi et qu'il n'est pas toujours nécessaire d'être dans l'action ou la production pour en profiter.

Un voyage capital se doit de comporter des moments d'exception. Quand on évoquera des années plus tard le périple effectué, ces instants s'imposeront instantanément dans notre cerveau, comme des photographies. Pour autant, la beauté d'un lieu ne suffit pas. Ce qui importe davantage est la façon dont l'endroit va résonner en nous, comme si, d'un coup, il existait un alignement quasi magique entre le lieu, le moment et notre intériorité. C'est ainsi que place Saint-Pierre, au moment d'assister avec le groupe à une audience papale, Marie-Hélène sent une étrange émotion la traverser : *« J'ai éprouvé de la paix et de la joie,* raconte-t-elle. *Et j'ai eu l'impression que ma maman était là, avec moi, dans toute sa bienveillance, tout son amour. »* Le voyage d'une vie comporte ces moments de transcendance qui, un peu à l'instar d'un personnage d'un tableau de Caspar David Friedrich, nous font sentir à notre juste place au cœur de l'univers, en une sorte de perfection précieuse et rare. La famille d'Antoine et Claire l'a expérimenté en Allemagne, lors d'une soirée au bord du lac de Constance : *« Dans le camping où nous dormions, un groupe de musique interprétait une chanson intitulée justement "Freiheit", la liberté en allemand,* raconte Claire. *Pauline dansait les pieds dans l'eau, Maël en faisait de même sur l'herbe. À l'horizon, le soleil se couchait… »* A priori une scène banale mais

qui syncrétise un sentiment partagé : sans forcément mettre des mots sur ce que l'on est en train de vivre, avoir la conscience du privilège de pouvoir accomplir un tel voyage et ressentir, en communion avec les autres, la gratitude qui en découle. Ces moments deviennent d'autant plus beaux qu'ils nous saisissent quand on ne s'y attend pas. *« Place Saint-Pierre, je ne pensais pas spécialement à ma mère »*, s'étonne encore Marie-Hélène. Tandis qu'Aline, elle, s'est laissée surprendre par la beauté du Taj Mahal, découvert au petit matin : *« Alors que je l'avais vu un millier de fois en photo ! »*, s'exclame-t-elle.

À la rencontre de l'autre

Difficile d'envisager le voyage de sa vie… sans que d'autres vies s'en mêlent. Car les échappées sont l'occasion de rencontres. Il y a évidemment les habitants des pays traversés au cours du trajet. Et, au-delà de la découverte d'autres cultures, le voyageur expérimente d'autres façons d'être en relation. Claire et Antoine ont été étonnés par Hubert, cet Allemand croisé dans un cimetière où ils remplissaient leurs gourdes d'eau et qui, en ce jour de grande chaleur, leur a offert des glaces. *« Du coup, on l'avait surnommé Hubert Eats ! »*, sourit Antoine. Aline aussi a éprouvé de multiples formes de générosité au cours de son voyage. Comme celle de Kong, infirmier cambodgien qui l'a conviée à dormir dans sa famille et lui a fait cadeau d'une montre avant son départ. Comme le souligne Aline, *« ce voyage m'a montré qu'il y a toujours de l'humanité partout et que, globalement, les gens sont plutôt aidants »*. Et si les voyages essentiels étaient finalement ceux qui nous redonnaient foi en l'autre ?

Une chose indéniable : ils libèrent la confiance de façon assez vertigineuse. Car ces voyages d'une vie sont aussi marqués par des conversations à bâtons rompus avec des inconnus auxquels on parle d'autant plus facilement qu'on sait qu'on ne les reverra sans doute pas. Ce qui peut donner lieu à des discussions d'une intimité et d'une profondeur qu'on n'aurait pas atteintes avec des proches. C'est ainsi que sur l'île de Koh Rong Sanloem, au Cambodge, Aline se confie à ces deux quasi inconnues sur son histoire avec Bogdan. Doit-elle rejoindre le jeune homme ou mettre fin à cet amour ? Elle pleure beaucoup. Les deux femmes l'écoutent, sans jugement. Mais pointent ce qui leur semble dysfonctionner dans cette relation. *« Ce regard extérieur m'a fait du bien »*, reconnaît Aline.

Si certains voyages nous marquent tant, c'est aussi parce qu'ils nous permettent de mettre au jour d'autres aspects de ceux qu'on croyait si bien connaître : nos proches. À la faveur du changement d'environnement, ils se découvrent, au sens le plus littéral du terme. Antoine a été épaté par le calme de Claire alors qu'au début de leur expédition, un lumbago le rendait quasi inopérant. Elle-même, d'ordinaire *« toujours dans*

COLL. PERSONNELLE ALINE

MARIE-PIERRE DIETERLÉ POUR LA CROIX L'HEBDO

la projection, le contrôle», s'est étonnée de se voir gagner par le lâcher-prise. Et tous deux se sont réjouis de découvrir Maël, d'un naturel plutôt timide, gagner en assurance au fur et à mesure du voyage, tandis que Pauline faisait preuve d'une détermination à toute épreuve sur son vélo. Marie-Hélène, elle, a pu apprécier la complicité de ses deux petits-fils et le sens de la débrouille d'Ambroise pour s'orienter dans les rues romaines, *«alors qu'habituellement, dans le duo, c'est plutôt Théo qui mène la danse»*. L'exceptionnel de ces voyages tient aussi à cette capacité de renouveler notre regard sur nos proches. Un renouvellement comme un gage de nouveaux possibles avec l'autre.

Tout autant que sur les autres, le voyage d'une vie bouscule aussi le regard que l'on porte sur soi. Aline s'en est vite aperçue. *«Je me suis beaucoup rencontrée, au cours de ces quelques mois,* affirme-t-elle. *Étant essentiellement seule, je me suis beaucoup écoutée. Je suis devenue plus résiliente, moins dans le jugement et davantage dans l'acceptation. Surtout, j'ai apprécié ma solitude et je me suis rendue compte que non seulement j'étais capable de me débrouiller mais qu'en plus, j'aimais ça!»* Le périple a été déterminant car il lui a aussi permis de comprendre ce qui lui importait lors de ses échappées : *«Pour être honnête, je n'ai pas tellement vu de paysages "wahou"*, estime-t-elle. *Mais c'est aussi comme ça que j'ai compris que les paysages m'importaient moins que les gens.»* Au voyage géographique se superpose aussi un voyage intérieur qui permet de poser des choix décisifs. C'est en effet à son retour qu'Aline décide de mettre définitivement fin à son histoire avec Bogdan. *«Pendant ces quelques mois, j'ai su m'adapter aux autres tout en posant mes limites. Et c'est sûr que ce voyage m'a aidée à être au clair sur ce que je voulais ou non dans cette relation. Alors oui, je l'aimais encore, j'étais triste, mais il y avait des choses dont je ne voulais plus.»*

Peut-être le voyage d'une vie est-il aussi celui dans lequel nous allons trouver l'impulsion pour la suite de notre chemin. C'est ainsi que Marie-Hélène l'a vécu. Une impulsion spirituelle tout d'abord. *«Les années précédant ce séjour à Rome, j'avais perdu ma maman mais aussi des membres de ma famille assez jeunes,* raconte-t-elle. *Je me sentais un peu éloignée de la présence de Dieu. Le pèlerinage m'a aidée à reprendre espérance.»* Le voyage d'une vie est aussi transmission : la grand-mère a pris part au renouvellement des promesses de baptême de Théo et Ambroise, proposé par le prêtre accompagnateur lors de la visite de ▶

« Cette expérience m'a montré qu'il y a de l'humanité partout. »

Aline, 31 ans

Au voyage géographique se superpose un voyage intérieur.

COLL. PERSONNELLE FAMILLE JANNIERE

Saint-Jean-de-Latran. Un moment qui a relancé Théo dans la préparation de sa première communion, qu'il avait un peu laissée de côté. Et un voyage d'une vie est peut-être aussi celui qui donne envie aux autres de se lancer dans l'aventure. À force d'en parler à son retour, Marie-Hélène a fait bouger Alain, son mari. *« C'est vrai que je pense que mon voyage a libéré, entre nous, la parole sur ce sujet. Il m'a dit, pourquoi pas le Portugal ? »*, sourit-elle. Comme si la mise en mouvement de l'une avait autorisé l'autre à en faire de même.

Claire et Antoine, eux, ont été heureux, après la sobriété de leur voyage, de retrouver leur maison avec canapé et douche chaude. C'est peut-être aussi ça, l'essence du voyage d'une vie : trouver du bonheur à retrouver la sienne, tout en la faisant bouger un peu à l'aune de ce qu'on a vécu. *« Le retour a été plus dur pour moi,* admet Antoine. *Le voyage a mis en lumière toutes les sollicitations – mails, notifications WhatsApp, paperasse – auxquelles j'étais soumis au quotidien. »* Décision a été prise d'alléger les agendas. *« Habituellement, nos mois de mai sont pleins. Cette année, on a quasiment rien prévu. »* Quant à Claire, désormais, elle pense à lever davantage la tête quand elle sort. Et ainsi à ne pas oublier de regarder les oiseaux. ■

Pour aller plus loin

À lire

***Comment nos voyages parlent de nous ?*, de Jean-Didier Urbain**

L'Idiot du voyage, *Le Voyage était presque parfait*… Sémiologue, sociologue et anthropologue, Jean-Didier Urbain a fait du voyage un axe majeur de sa réflexion *(lire aussi p. 36)*. Son dernier opus propose une incursion joyeuse dans sa pensée, pour se demander ce qu'est le voyage et pourquoi nous en effectuons. Pensée d'autant plus joyeuse qu'elle s'abreuve à maintes sources : chiffrées, mais aussi littéraires. Au gré des pages, on croise aussi bien Emily Dickinson que le film *L'Homme de Rio*, de Philippe de Broca.

Un essai qui donne aussi envie de voyager dans les livres.

Éditions de l'Aube, 264 p. 22 €

***Les Femmes aussi sont du voyage*, de Lucie Azéma**

Selon une enquête Tourlane-Ifop, 78 % des Françaises n'ont jamais voyagé seules en dehors de l'Europe. Le premier frein ? La peur d'être seules pour 44 % d'entre elles. Cet essai de la journaliste et autrice Lucie Azéma peut aider les hésitantes à franchir le pas. Il est nourri de son expérience personnelle mais convoque aussi d'éminentes voyageuses. Lucie Azéma aide ses lectrices à lever ces barrières qui nous empêchent et démontre combien le voyage peut avoir une dimension émancipatrice.

Points Seuil, 256 p. 9,30 €

À écouter

« Le temps d'un bivouac »

Avec ses 708 épisodes, vous allez avoir de quoi voyager avec l'émission de Daniel Fiévet. Partir avec la dessinatrice Catherine Meurisse au Japon, se nicher au sommet d'un chêne ou découvrir la faune et la flore urbaines… Pour « Le temps d'un bivouac », il n'y a pas de petites aventures. Et si les voyages beaucoup plus périlleux ne vous effraient pas, le même Daniel Fiévet a produit deux séries de podcasts aux titres éloquents : « Naufragés » et « In extremis ».

radiofrance.fr (mot-clé : bivouac)

"Je ne sais pas ce qui m'a le plus émue : la beauté de ces paysages ou le calme absolu qui s'en dégage"

Nathalie, France

JUSQU'À

-20%

Sur les expéditions en tout inclus en Antarctique

+

VOUS ÊTES UN NOUVEAU CLIENT HX?

250€ / PERSONNE

de crédit à bord offerts

HX

EXPEDITIONS

Changez votre regard sur le monde

N°1

sur les expéditions en ANTARCTIQUE ET EN ARCTIQUE*

*Rapport sur les expéditions 2025 par Cruise industry news

01 82 88 85 13 | travelhx.com/fr | Contactez votre agence de voyages

Offre valable jusqu'au 23 mars 2026 sur une sélection de départs HXjusqu'au 31 mars 2028. La réduction (dont le montant dépend de la destination, de la date de départ et de l'itinéraire) s'applique automatiquement sur la partie maritime, en cabine base double. En complément pour nos nouveaux clients HX, nous offrons 250€ par personne de crédit à utiliser à bord hormis sur nos expéditions en Norvège et aux Galápagos où nous offrons 250€ de réduction immédiate. Offre soumise à conditions, non rétroactive, sous réserve de disponibilité et susceptible d'être retirée à tout moment sans préavis. Offre cumulable avec la remise fidélité du programme HX Explorers. FR SAS au capital de 7 500 EUROS — R.C.S Paris 931161186 - IM075240035 - APST et Responsabilité civile professionnelle par HISCOX — police RCAPST/125 520

BASSO CANNARSA/OPALE.PHOTO

Littérature

LES MILLE VISAGES D'ARUNDHATI Roy

Célèbre dans le monde entier depuis la parution de son premier roman, *Le Dieu des petits riens*[1], l'écrivaine indienne revient près de trois décennies plus tard avec *Mon refuge et mon orage*[2], tout à la fois un hommage à sa mère, aussi tyrannique qu'exemplaire, et une autobiographie inspirante. Rencontre.

Marianne Meunier

C'est à Ayemenem, minuscule village du Kerala, État communiste de l'extrême Sud de l'Inde, qu'Arundhati Roy a grandi. C'est là qu'elle devient cette *« enfant sauvage aux pieds rugueux »* qu'elle décrit dans *Mon refuge et mon orage*, en librairie depuis le 12 février, et qu'à 64 ans, elle est toujours un peu. Elle y débarque au début des années 1960 avec son frère et sa mère, Mary Roy, institutrice alors tout juste séparée d'un mari alcoolique que ses enfants ne reverront qu'une fois adultes.

Là, entre les plantations d'hévéas et les rizières, la famille vit avec la grand-tante, la grand-mère, l'oncle, une *« constellation d'individus extraordinaires, excentriques, cosmopolites, défaits par la vie »*, écrit-elle. Entre eux, le ton monte souvent, on reproche à cette *« mère d'enfants sans père »* de ne pas contribuer aux dépenses collectives. Celle-ci, que les trahisons masculines ont rendue éruptive, se décharge à la moindre occasion sur sa *« parfaite idiote de fille »*. Alors, la petite Arundhati se réfugie au bord de la rivière, devenant *« très proche des poissons »* et jouant avec les gamins de la caste des « intouchables ».

Trente ans plus tard, c'est à Ayemenem qu'elle situera l'histoire du *Dieu des petits riens* (Gallimard, 1998). Couronné du très prestigieux Booker Prize en 1997, le premier de ses trois romans, foisonnant et sensuel malgré l'âpreté de son sujet – les castes notamment –, révèle son merveilleux talent de conteuse. Il lui vaut la renommée internationale à 36 ans, l'aisance financière et l'un des rares témoignages de reconnaissance de sa mère : *« Bravo, ma petite chérie »*, lui soufflera-t-elle au téléphone.

« Jamais tant pis »

Avoir Mary Roy pour mère, c'est mener une *« vie en équilibre précaire »*, au rythme de la *« terreur familière »* inspirée par ce volcan qui inquiète ▶

Photos de l'autrice indienne avec sa mère, Mary Roy, au domicile de cette dernière à Delhi, en 2020.

SAUMYA KHANDELWAL/REDUX-REA

Arundhati Roy lors d'une manifestation pour la libération de deux étudiants emprisonnés, à Delhi, en 2016.

HINDUSTAN TIMES/GETTY IMAGES

jusqu'aux poissons dans leur vivier. *Mon refuge et mon orage* permet de comprendre pourquoi. L'institutrice hurle et casse la vaisselle quand sa fille ne met pas la table comme il faut, raconte l'écrivaine. Et quand Dido, sa chienne bien-aimée, fricote avec un chien du quartier, elle règle son compte à l'animal chéri d'une balle dans la tête.

Avoir Mary Roy pour mère, c'est aussi l'appeler «Madame» dans l'enceinte de l'établissement scolaire avant-gardiste qu'elle a fondé où, pour déjouer toute accusation de favoritisme, elle punit sans raison sa progéniture. Mais c'est également se nourrir chaque jour d'un modèle d'émancipation féminine rare dans l'Inde postcoloniale. Parmi ses faits d'armes : avoir fait annuler une loi favorisant les fils en cas d'héritage, en vigueur au sein de sa communauté – les chrétiens de rite syriaque du Kerala. De cette mère ambivalente disparue en 2022, Arundhati Roy, étrangère à *« ce sentiment très corrosif qu'est l'amertume »*, ne retient pas la maltraitance. Plutôt cette volonté de fer qui ne *« dit jamais tant pis »* et la guide encore aujourd'hui. Et une aversion pour toute forme de confort, plus suspect à ses yeux que le danger.

Architecture et cinéma

Dessiner des maisons, concevoir des quartiers, c'est la vocation première d'Arundhati Roy, révélée après une rencontre avec un architecte retenu par sa mère pour bâtir le campus de son école. Convaincue par cette dernière que rien n'est impossible, elle fait partie, à la fin des années 1970, des rares étudiantes reçues à l'École d'architecture et de planification de Delhi. La jeune Arundhati, déjà soucieuse de construction durable, s'enthousiasme pour sa discipline.

Mais surtout, dans la capitale indienne, à 3 000 km du Kerala, elle échappe à la rage de *« Mrs Roy »*. *« Je devais me tenir à une certaine distance d'elle pour ne pas qu'elle me détruise »*, confie-t-elle aujourd'hui, ajoutant : *« C'est aussi cette distance qui m'a permis de ne pas la juger. »* Ne recevant pas une roupie de la matrone, il lui faut se débrouiller. Vêtue d'un *« poncho-couverture »*, elle multiplie les petits boulots et élit domicile avec un ami dans une réserve au quatrième étage de son école.

Bien vite, une proposition de rôle dans le film *Massey Sahib* (1985) la détournera de l'architecture tout en lui fournissant l'occasion de rencontrer le réalisateur Pradip Krishen, son grand amour. Ensemble, ils mèneront plusieurs projets pour la télévision et le cinéma. Deux univers qui la décevront, préparant le terrain de la littérature. La seule, ou presque, à avoir la capacité *« d'unir les humains dans un lien d'intimité tranquille »*, écrit-elle.

Avoir Mary Roy pour mère, c'est se nourrir chaque jour d'un modèle d'émancipation féminine rare.

Insupportable contradiction

Comme en témoignent ses essais[3], plus nombreux que ses romans, Arundhati Roy réserve la part belle à ses engagements. Ils la portent vers la cause des femmes et de tous les opprimés, côtoyés dès l'enfance dans le Kerala. Vivre riche dans *« un pays de gens si désespérément pauvres »* représente à ses yeux une insupportable contradiction.

Une contradiction qu'elle résout, en plus de l'écriture, par l'activisme. Hier, en défendant l'honneur de Phoolan Devi, brigande indienne légendaire et victime d'un viol, représenté malgré elle dans un film, ou les villageois de la vallée de la Narmada, dans le centre de l'Inde, menacés par un projet de construction de barrage – un engagement qui lui valut une mémorable journée en prison pour un prétendu *« outrage à magistrat »*. Aujourd'hui, c'est l'accord commercial passé début février entre son pays et les États-Unis qui l'indigne. L'Inde y prévoit de *« réduire à zéro ses droits de douane »* pour les produits américains, s'est félicité Donald Trump. *« C'est un deal qui nous vend en esclavage »*, s'émeut quant à elle l'écrivaine, prévoyant de nombreuses *« protestations »*. À coup sûr, elle les soutiendra, convaincue qu'il faut *« s'emparer de la liberté, car personne ne peut vous la donner »*. ■

1. Traduit de l'anglais (Inde) par Claude Demanuelli, Folio, 448 p., 11,20 €

2. Traduit de l'anglais (Inde) par Irène Margit, Gallimard, 400 p., 24 €

3. *Aucun d'entre vous ne doit prétendre qu'il ne savait pas* (Gallimard, 48 p., 10 €) porte sur la dérive de la démocratie indienne.

illustration Walter Glassof

QUAND UN AMOUR DE JEUNESSE RESSURGIT...

folio
Terre des livres

www.folio-lesite.fr

5 RÉCITS dans la campagne envoûtante

Christophe Henning

ALBERTO GHIZZI PANIZZA/BIOSPHOTO

La campagne est souvent prétexte à des romans énigmatiques, où d'étranges pouvoirs sont accordés aux personnages. Fuir, se réfugier dans la forêt, faire la part des fantômes et des héros… Les auteurs nous entraînent dans les sous-bois ténébreux et les montagnes magiques.

Les fantômes de la nuit

Que faire quand on est désœuvré ? Pilote a un projet : creuser une mare pour y plonger des carpes. D'autres s'interrogent, mais le village est écrasé de chaleur et de lenteur. Un enfant disparaît dans la forêt, et la nature est le symbole même de la destinée humaine qui avance vers sa fin : *« En pareil instant, la vie ne défile pas devant nos yeux. On ne se met pas à pleurer brusquement. Le regard se porte sur ce qui est proche : le foin, l'oiseau qui nettoie ses plumes, la poussière qui danse dans un rayon de lumière. Le noir prévaut pour la mort et le silence pour les vivants. »* L'autrice déploie une douzaine de portraits qui s'entrecroisent. Autant de personnages obsédés par la mort, qui cherchent à échapper au temps et aux éléments, la foudre, la neige, la brûlure. La romancière polonaise dessine le tableau d'un univers à la fois fantasmagorique et poétique, qui laisse un trouble, comme un souvenir ému.

***Les Nuits blanches*, d'Urszula Honek, traduit du polonais par Maryla Laurent, Grasset, 240 p., 20 €**

« En ce temps-là, les enfants étaient l'eau vive des campagnes. (...) Les filles épelaient le nom des oiseaux tandis que les garçons apprenaient à les chasser, des cailloux plein les poches. »

Honoré, Nanoucha Van Moerkerkenland.

Au cœur de la forêt

***Le Souffle de la forêt. Sur les traces de Simona Kossak*, de Simonetta Greggio**
Professeur de sciences forestières, Simona Gabriela Kossak a vécu trente ans, en Pologne, dans une maison au fond des bois, sans électricité ni eau courante. Il fallait brosser le portrait de cette biologiste décédée en 2007, ce que fait Simonetta Greggio avec délicatesse et conviction. L'héroïne de ce récit vrai et documenté adopte un marcassin, dialogue avec les cerfs, lynx, souris, corbeaux : *« Ceux qui apprennent à ressentir l'essence qui vit dans les plantes et les animaux peuvent comprendre les autres et deviennent meilleurs envers eux-mêmes »*, confiait-elle. Une déclaration d'amour à la nature.
Arthaud, 208 p., 21 €

La colline maléfique

***Ici tombent les filles*, de Stephene Gillieux**
Un jour, il a fallu fuir la ville, suivre le père tout-puissant. Les filles et leur frère ont découvert la Butte, la cabane de berger de l'aïeul, là où la vie sauvage se déploie sous l'œil aiguisé d'une renarde. La Butte serait-elle aussi habitée par une sorcière ? Il y règne en tout cas un ordre bien établi sous la férule paternelle, un quotidien fait de commandements et de sacrifices dont les filles pourraient être les victimes. Certes, elles vont à l'école, descendent au village, mais restent enfermées dans le huis clos familial, soumises au rituel immuable. Un premier roman cruel et fascinant.
Phébus, 256 p., 20,90 €

La revanche de la nature

***Honoré*, de Nanoucha Van Moerkerkenland**
Le vieil homme sent ses forces diminuer. Tout est désert autour de lui. À lui, les mille hectares de steppes qui n'ont pas trouvé de repreneur. Il se souvient du troupeau de vaches, de l'installation de la famille, des fêtes et des naissances. Mais aujourd'hui, Honorine n'est plus là, il est seul, et la nature prend le dessus. Nanoucha Van Moerkerkenland signe un conte rural onirique, la chronique d'un monde perdu. L'arbre envahit la cuisine, la végétation engloutit la ferme. Et il n'y a personne pour assister au naufrage : *« La veille de la fin du monde : faire comme si l'avenir existait. »*
Le Cherche Midi, 176 p., 18,50 €

La cavale des alpages

***Lâcher les chiens*, de Antonin Feurté**
C'est le roman d'une échappée dans les hauteurs pyrénéennes. Pas seulement pour la beauté de la nature : Valère travaille dans une entreprise d'aliments pour chiens, supporte mal la vie de famille, le deuil du père, le patron tyrannique... Acculé, il commet l'irréparable et doit se réfugier dans la montagne. Au cours de la cavale, il retrouve la nature sauvage et dangereuse de son enfance : *« Je reprends la montée à travers bois. J'ai rejoint une portion du sentier qui serpente entre les fougères. Le sol craque. Je sens que j'arrive bientôt. »* Avec ce thriller aux allures de *« nature writing »* et de chronique sociale, Antonin Feurté propose un premier roman haletant. ■
Paulsen, 288 p., 19 €

Série

La Défense Lincoln. Insistant sur les tourments psychologiques de son héros, la quatrième saison de cette série policière américaine trouve le ton juste, entre action et introspection.

COURTESY OF NETFLIX

Avocat et accusé

Lorsqu'un cadavre est retrouvé dans le coffre de sa voiture, l'avocat californien Mickey Haller comprend qu'il est en fâcheuse posture. Un faisceau d'indices, un peu trop évidents, balaie ses protestations d'innocence. La quatrième saison de la série policière inspirée des romans de Michael Connelly met en scène une intrigue fondée sur la figure du faux coupable – chère notamment à Alfred Hitchcock – et sa lutte pour rétablir son innocence et la vérité. Elle s'attache aussi à la difficile reconstruction de l'image sévèrement écornée du charismatique avocat. Mickey Haller mobilise son équipe rapprochée, toujours aussi dévouée et savoureuse, et, après un séjour humiliant en prison, prend sa propre défense en main. Il a fort à faire, face à une procureure à la froide et redoutable pugnacité. On ne change pas une formule qui marche… et c'est tant mieux! Reposant sur une galerie d'acteurs attachants, inscrivant élégamment les épisodes de la vie familiale de Mickey dans la trame policière, *La Défense Lincoln* apporte autant de plaisir au spectateur qu'il lui demande d'attention. Le scénario tortueux entrecroise les pistes, alterne impasses et avancées, fouille les arcanes du système judiciaire américain, prend son temps ici, avant, là, de subitement s'emballer. L'intérêt constamment renouvelé se double dans cette saison 4 d'une approche différente du personnage principal, incarné avec panache mais aussi délicatesse par Manuel Garcia-Rulfo *(photo)*. En passant du côté des inculpés pour un crime de sang, l'avocat éprouve dans sa chair la peur et la honte, la révolte et l'abattement. Sa bataille pour la justice se mue en douloureux chemin existentiel: plus rien ne sera jamais comme avant. ■

Emmanuelle Giuliani

FICHE TECHNIQUE

Genre Policier **Création** David E. Kelley **À voir sur** Netflix **4e saison, 10 épisodes** de 50 minutes

Poivre & miel

J'ai tout compris !

F. FERVILLE

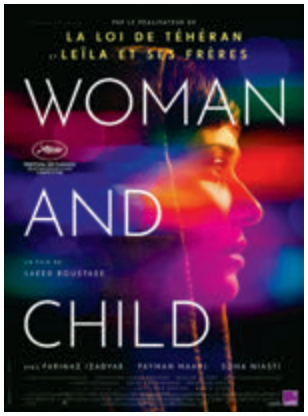
Emmanuelle Giuliani

Qu'ils soient francophones ou anglophones, leur diction est parfaite, leur élocution limpide. Tous les chanteurs actuellement réunis sur la scène de l'Opéra de Monte-Carlo dans *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy servent à ravir la langue, épousent son naturel, son flux et son reflux. Voici pour le miel. Mais le poivre n'est pas loin, par contraste avec cette délicieuse et rare impression de ne rien perdre de la forme ni du fond du texte, de sa mélodie ni de son rythme. Par crainte de passer pour ringard ou sourd, on n'ose pas toujours partager sa perplexité avec les autres spectateurs, et l'on se persuade que cette actrice de haute réputation n'a pas avalé sa réplique et que son partenaire, fort respectable lui aussi, n'a pas réellement savonné sa fin de phrase. C'est nous plutôt, par inattention ou fatigue, qui n'avons pas su décrypter le flou poétique de leur prononciation… Quant à ce chuintement un peu désagréable, n'est-il pas artificiellement accusé par l'amplification d'une voix qui, au naturel, ajoute cette légère coquetterie à la panoplie de ses charmes? Malgré la (vive) tentation parfois, on répugnera ainsi par principe à grossir les rangs des râleurs regrettant un âge d'or où le texte avait vocation à être énoncé clairement plutôt que mâchouillé. ■

Cinéma

Pourquoi admirer le combat d'une femme iranienne

AMIRHOSSEIN SHOJAEI & SAEED ROUSTAEE



À VOIR
Woman and Child,
de Saeed Roustaee,
avec Parinaz Izadyar,
Sinan Mohebi, Payman Maadi,
2 h 11, en salles

Écho à la contestation iranienne, le quatrième long métrage de Saeed Roustaee est une tragédie familiale qui voit une mère se battre contre une société déniant aux femmes leurs droits fondamentaux. **Stéphane Dreyfus**

1 LE RÉALISATEUR DE *LA LOI DE TÉHÉRAN*

En 2021, Saeed Roustaee avait frappé fort avec *La Loi de Téhéran*, film choc sur le trafic de drogue en Iran, immense succès dans son pays. Le prodige iranien de 36 ans revient avec *Woman and Child* (*Femme et Enfant*), conçu comme l'épilogue d'une trilogie sur les femmes iraniennes, entamée avec *Life and a Day* (2016), suivi de *Leila et ses frères* (2022), chronique familiale tourbillonnante qui auscultait les conséquences sociales de la crise économique à travers les tribulations d'une famille dysfonctionnelle. Ce film avait été interdit de diffusion en Iran, valant même au cinéaste une condamnation judiciaire, ensuite levée par le régime.

2 UNE TRAGÉDIE QUI PREND AUX TRIPES

Infirmière, Mahnaz, 40 ans, vit avec sa mère, sa sœur et ses deux enfants, qu'elle élève seule depuis la mort de son mari. Elle aimerait se marier avec son fiancé, Hamid, ambulancier dans l'hôpital où elle travaille, mais rien n'est simple quand on est une femme seule avec des enfants. Le temps d'une rencontre avec les parents de son petit ami, Mahnaz doit donc cacher les affaires de ses enfants que son beau-père va garder pendant deux petites journées. Quarante-huit heures qui vont virer au drame… Cherchant à obtenir réparation, Mahnaz se débat alors contre une société injuste, corrompue, implacablement dominée par les hommes.

3 UN FILM NI BINAIRE NI DÉSESPÉRÉ

Formidable directeur d'acteurs, le cinéaste est servi par une distribution hors pair, à commencer par Parinaz Izadyar. Visage de madone romane, tantôt lumineux, tantôt fantomatique, l'actrice semble habitée par son personnage. Une héroïne prisonnière d'un engrenage infernal qui l'enferme dans le cadre souvent fixe de la caméra. Sombre et inquiet, *Woman and Child* n'est pas pour autant désespéré. Résolument combatif, Saeed Roustaee, à qui certains de ses compatriotes ont reproché de se plier aux contraintes du régime des mollahs, comme le port du voile pour ses actrices, s'inscrit bien dans le combat actuel des femmes en Iran. ■

Récit graphique

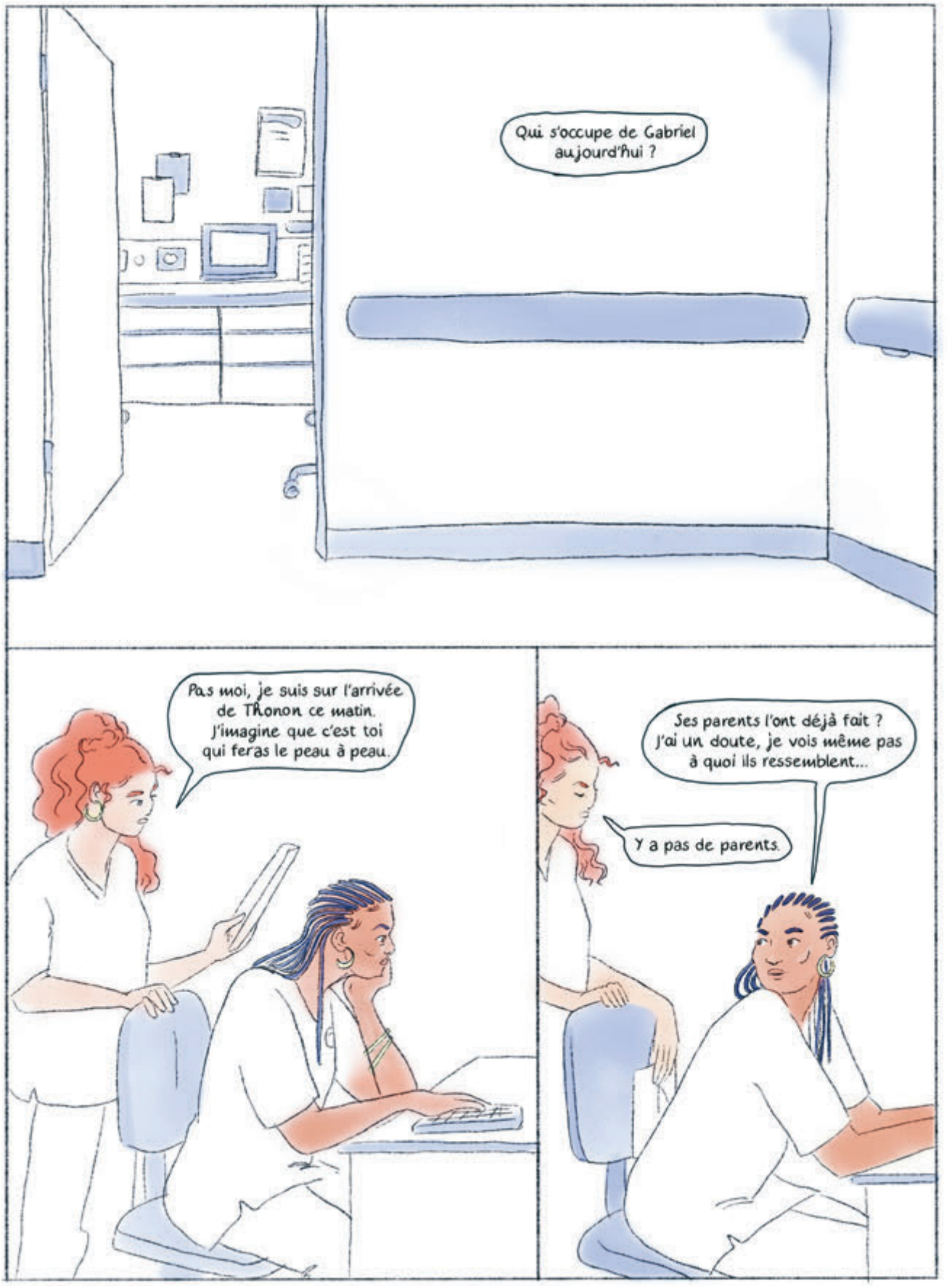
(4/11) Peau à peau / Résumé de l'épisode précédent :

La fille d'Héloïse naît au terme de trente semaines d'aménorrhée. La vie du service de néonatologie est rythmée par ces minutes où chaque nouvelle existence est en jeu.

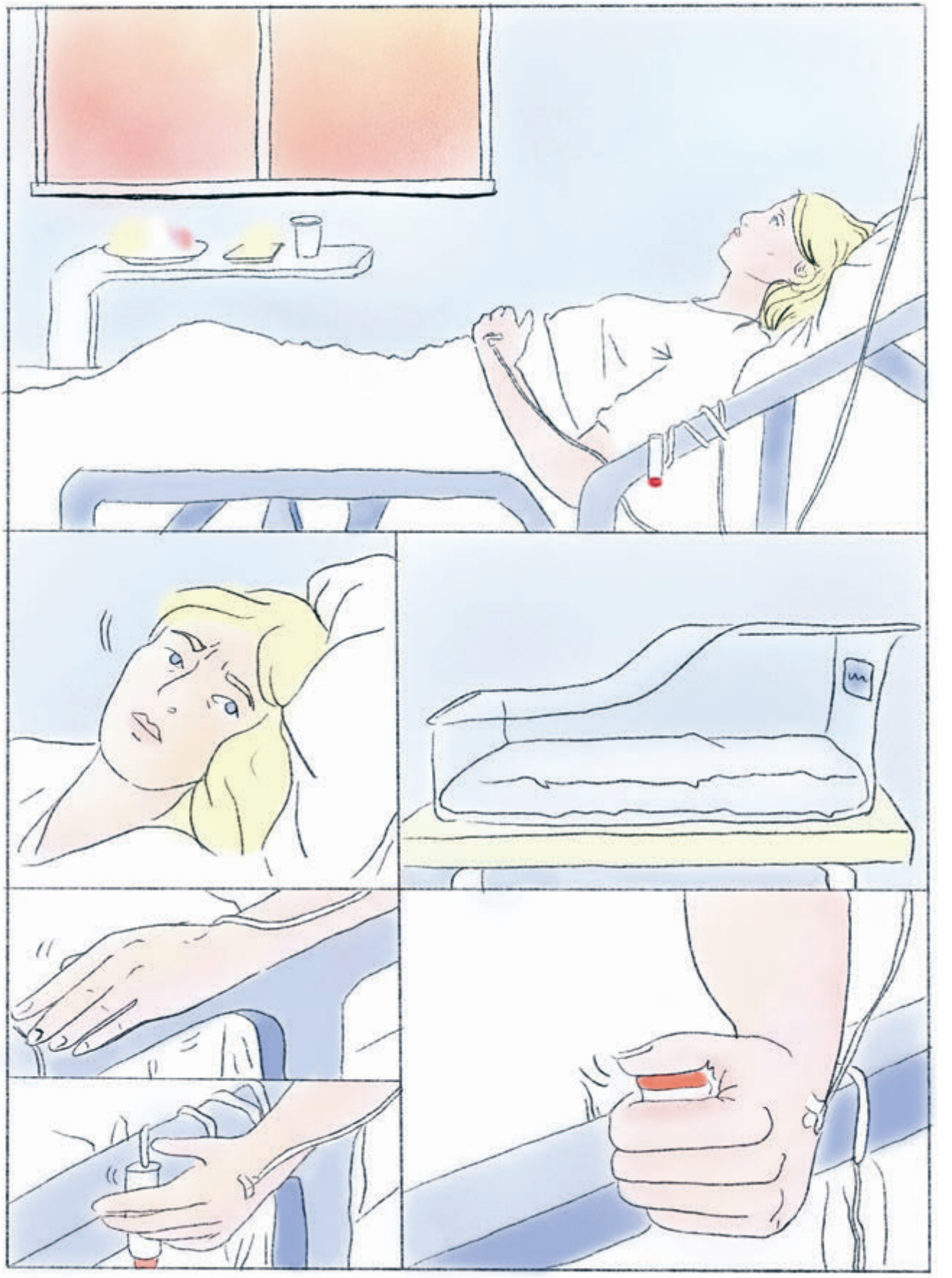
Salut les biches!
Comment s'est passée la nuit ?
Dalal ! Ça va, ma grande ?
Voilà le topo : Élie, Rita et Gabriel sont stables. On a fait le tour des constantes.
C'est plutôt encourageant, ils réagissent bien au protocole. Chris, tu continues sur ta lancée.

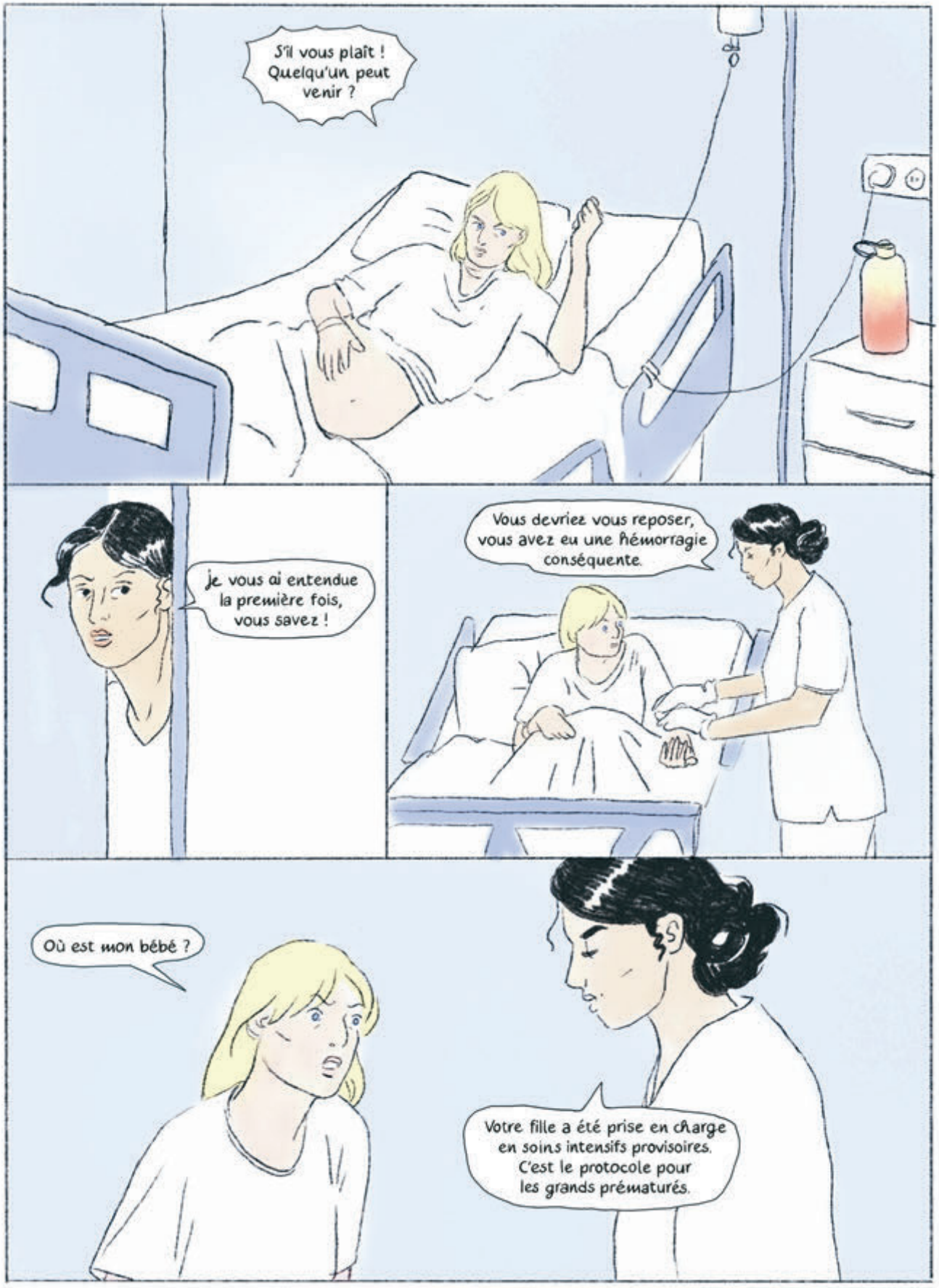
Quelles nouvelles pour Arthur ?
Arthur, c'est moins joyeux, on l'a repassé en réa.
Mais je comprends pas, il allait bien, il buvait ses biberons avec moi...
On l'a réintubé, mais ça n'a fait qu'empirer. On était sur des FIO 2 à 100 %.
Allez, on va le tirer de là, ce chaton !
Dernière chose, et pas des moindres, on va nous transférer une petite de Thonon dans la matinée.
C'est un tout petit bout de chou, ils ont pas le matériel chez les collègues pour la maintenir. Le Docteur Gapar est dépêchée sur place, elle revient avec le nourrisson.
Combien de semaines ?
30.

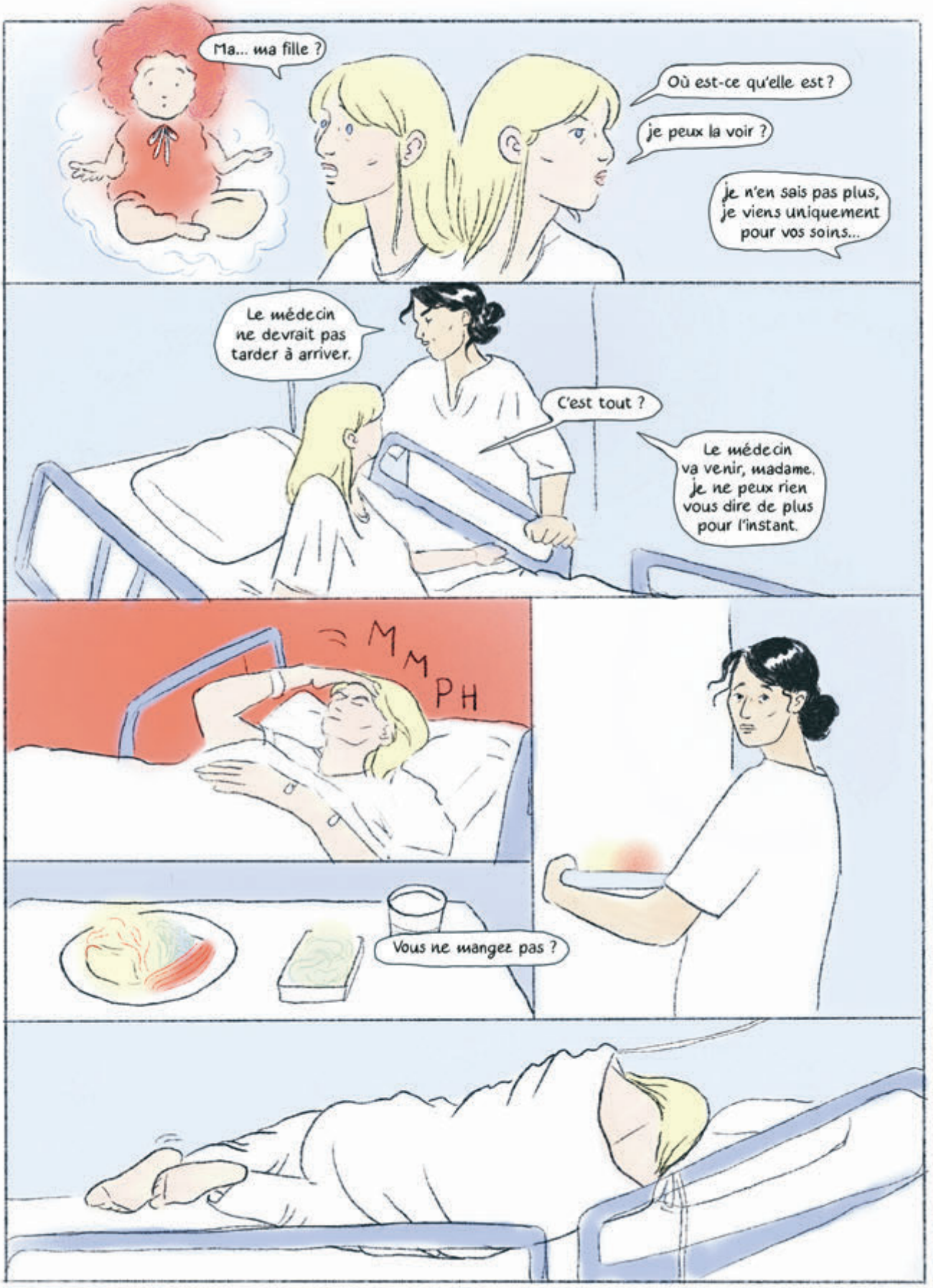
On connaît le contexte ? Rupture des membranes ?
Pour l'instant, je n'en sais pas plus. La mère était au ski à Avoriaz, les contractions se sont déclenchées dans la soirée.
En même temps, moi, tu me mets sur des skis, j'accouche même si je suis pas enceinte.
Merci pour ton intervention, Mélissa.
On récupère la petite qui devrait arriver aux alentours de 8h30.
Dalal, tu prépares la couveuse. Quand Gapar arrive, tu prends la relève.
CHEFFE, OUI, CHEFFE !


Qui s'occupe de Gabriel aujourd'hui ?
Pas moi, je suis sur l'arrivée de Thonon ce matin. J'imagine que c'est toi qui feras le peau à peau.
Ses parents l'ont déjà fait ? J'ai un doute, je vois même pas à quoi ils ressemblent...
Y a pas de parents.

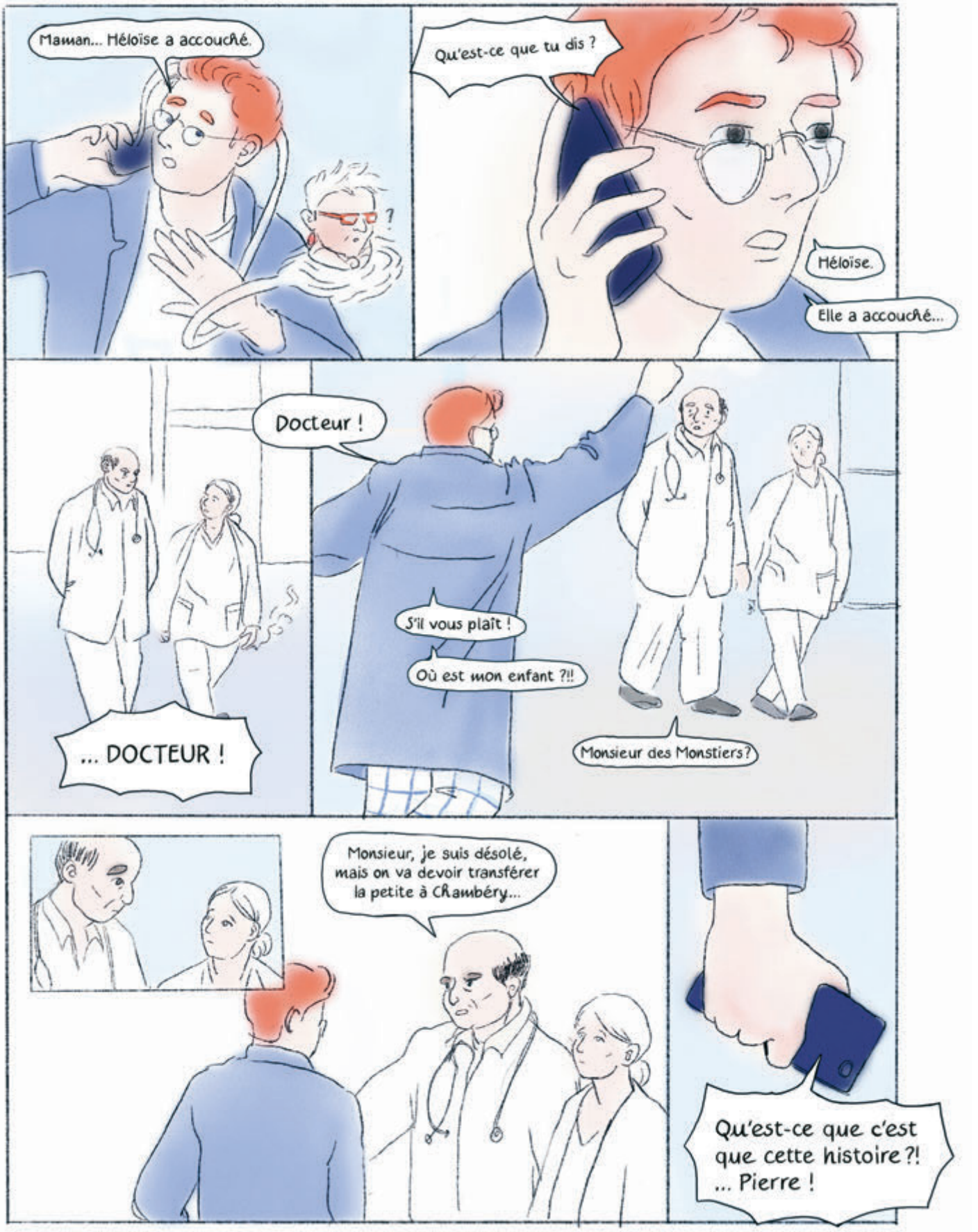
Comment ça ?
Il est tout seul.
Si ce petit bout s'en sort, il ira directement en SASPE.
En zazpe ?
La DDASS des bébés si tu préfères.
C'est pas vrai ! Je te jure...
Faut être bien accrochée des fois !



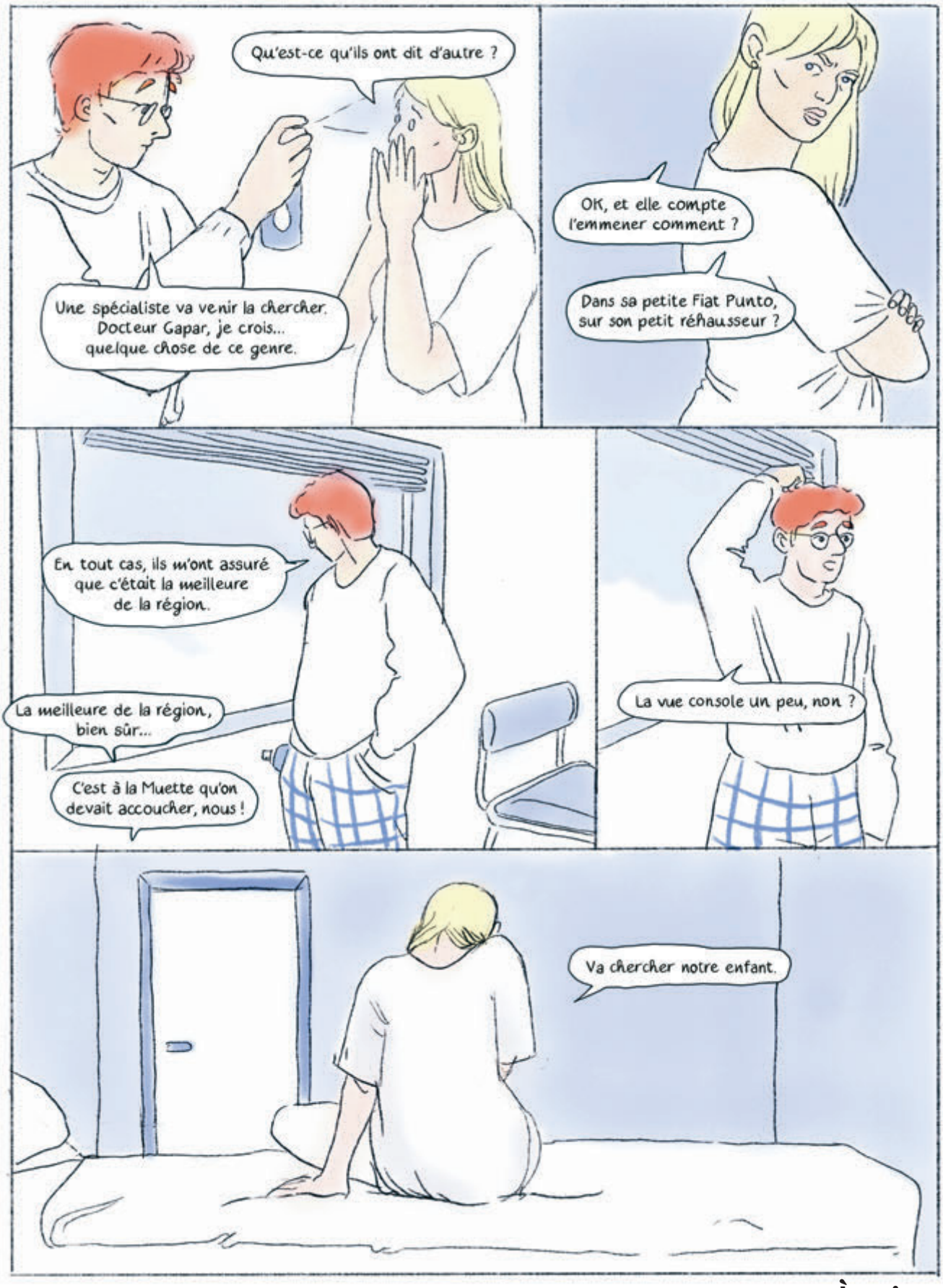

S'il vous plaît ! Quelqu'un peut venir ?
Je vous ai entendue la première fois, vous savez !
Vous devriez vous reposer, vous avez eu une hémorragie conséquente.
Où est mon bébé ?
Votre fille a été prise en charge en soins intensifs provisoires. C'est le protocole pour les grands prématurés.


Ma... ma fille ?
Où est-ce qu'elle est ?
Je peux la voir ?
Je n'en sais pas plus, je viens uniquement pour vos soins...
Le médecin ne devrait pas tarder à arriver.
C'est tout ?
Le médecin va venir, madame. Je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant.
MMPH
Vous ne mangez pas ?

HÔPITAUX DU LÉMAN
Allô maman ?
Oh, Pierre, mon chéri, tout est tellement magique ici !
Vous auriez dû venir avec Hélo, vous ratez quelque chose !
L'hiver à Saint-Pétersbourg, mais quel poème, quel poème...


Maman... Héloïse a accouché.
?
Qu'est-ce que tu dis ?
Héloïse.
Elle a accouché...
Docteur !
... DOCTEUR !
S'il vous plaît !
Où est mon enfant ?!!
Monsieur des Monstiers?
Monsieur, je suis désolé, mais on va devoir transférer la petite à Chambéry...
Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?! ... Pierre !

À CHAMBÉRY ?!
Calme-toi, Chou...
Mais pourquoi Chambéry ?!
Si j'ai bien compris, ici ils sont pas assez formés pour ce type euh... de problème.
Ils ont besoin de matériel spécifique, et les organes de la petite sont pas... pas assez développés, du coup...
C'est quoi leur job alors ? Ils sont médecins oui ou non ?
Mon amour, ta tension...
On a pas trop le choix, il faut l'amener en réa.

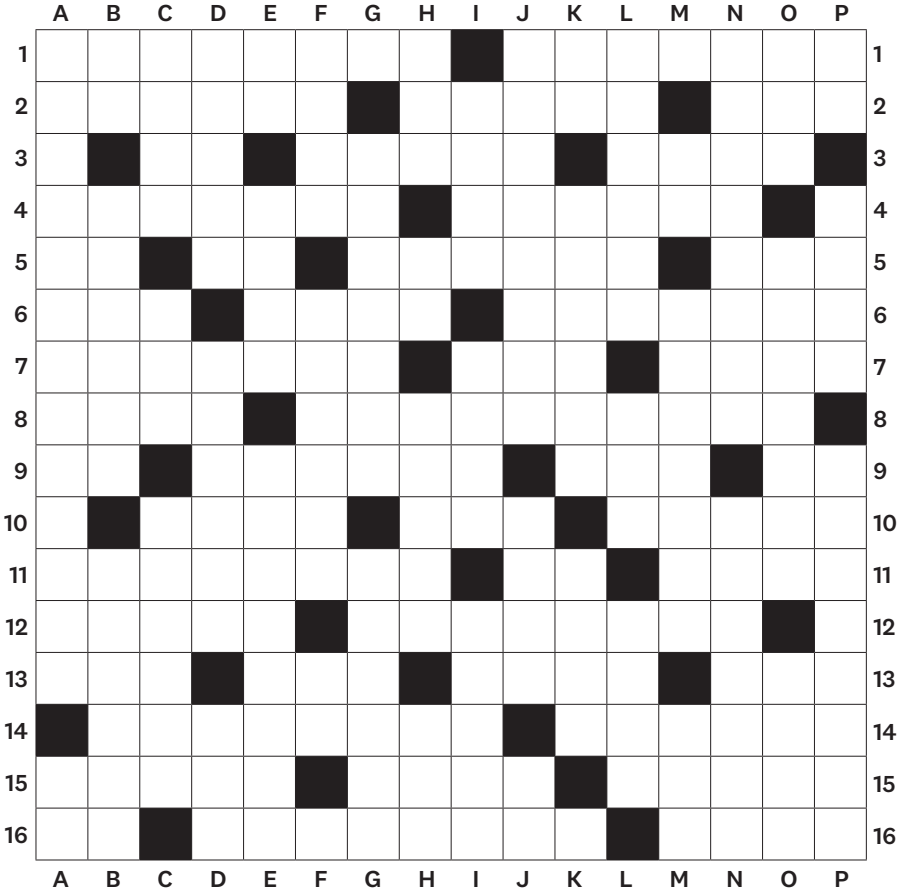


PEAU À PEAU, PAR IRÈNE TARDIF. ÉD. BAYARD GRAPHIC, 232 P., 23 €.

À suivre

Mots croisés

De Pierre Olivier



Problème 322

Horizontalement. – **1.** Quand elle travaille, elle se met aux vers. Elles ont une cour où l'on ne rigole pas. **2.** Diffusion à travers une membrane. Change d'avis. Bourgeois bordelais. **3.** À la mode de chez nous. Oseille en réserve. Consulte. **4.** Qualités estimables. Dégagés. **5.** Marque l'admiration. Doublé dans une cascade. Un peu d'ère. Boulot pour des gens occupés… **6.** Son mur est invisible. Partis récemment. Traité de botanique. **7.** Fleuve qui rejoint la mer Noire. Attiré par les cheveux. Dodu. **8.** Vient d'être. Remises à neuf. **9.** Il glisse sur une planche inclinée. Ils s'occupent des basses besognes. Grande école. Il en part des ordres. **10.** Excessif. La bonne affaire s'y trouve. Qui ne passera jamais pour fine. **11.** Dans les fers. Dans les poisons… Point blanc. **12.** Ce sont souvent les premiers qui parlent le plus. Jouera sur des différences. **13.** Poissée. Pas éclairé. Divinité du monde antique. Le petit est fait pour consoler. **14.** Elle pousse à l'imprudence. Soutien de pois. **15.** Tic, tic, tic… Tranches à étages. De cette manière. **16.** Bas de gamme. Partisan d'un ancien régime. Pour honorer le patron.

Verticalement. – **A.** Charlotte et ses sœurs (trois mots). Poussé. **B.** Pièces d'une charpente… Cynique. Espèce de trombidion. **C.** L'huile des huiles. Ne convient pas. Sorte de blues. **D.** Compagnon du gin. Tente. Enfila. **E.** La licence est avant. Des boulots. Touchées. **F.** Ne reste pas avec le peloton. Toujours sous le pied. Il fait rarement le pont. **G.** Travailler pour la police. Inentamé. **H.** Il vous offre la dune ! Localité de Côte-d'Or. Bien pourvu question séant. Cela oblige à choisir. **I.** Le souffle des épopées antiques. Influa. Ouvertures juste avant les aubes. **J.** Qui encaisse bien les coups. Recula devant le défi. Qui s'est bien sorti d'un procès. **K.** Note. Entré dans l'azur. Morceau de bœuf… **L.** Priver du petit coup de blanc quotidien. Nourrice agréée autrefois. Balaya au labo. **M.** Axe de rose. Peindre et même dépeindre. Élément d'épi. **N.** Partage de parti. Quelconque pour un triangle. **O.** Il y a là de quoi ruminer. Type de muscle. Oblige à dégager. **P.** Placé en tête. Il a parfois un commandant. Fortement froissée.

Solutions du problème 321

Horizontalement. – **1.** Énormité. Avalisa. **2.** Cène. Œdèmes. Spi. **3.** Op. Non. Alix. Baal. **4.** Secte. Omo. Épars. **5.** Leurs. Idées. Me. **6.** Aïe. Fuel. Est. Vêt. **7.** In. Assieds. Irise. **8.** Sert. Elsa. Step. **9.** Gale. Léguées. An. **10.** Paraphe. Uni. Urbi. **11.** Alésia. Réanimées. **12.** Sis. Aile. Uélé. Ié. **13.** St. Annelés. Orel. **14.** Aétite. Il. Ut. Plu. **15.** Id. Ulémas. Nier. **16.** Évreux. Récépissé.

Verticalement. – **A.** Écossais. Passade. **B.** Nèpe. Inégalité. **C.** On. Clé. Rares. Tir. **D.** Rente. Atlas. Aide. **E.** Œufs. Épiant. **F.** Ion. Ruse. Haineux. **G.** Té. Oseille. Lé. **H.** Édam. Lésé. Relier. **I.** Éloi. Dague. Elme. **J.** Ami. Dès. Unaus. Ac. **K.** Vexées. Seine. Use. **L.** As. Petite. Îlot. **M.** Bas. Résumer. Ni. **N.** Isar. V.I.P. Ré. Épis. **O.** Spasmes. Abeilles. **P.** Ail. Éternise. Ure.

Retrouvez les solutions dans le prochain numéro de *L'Hebdo*.

Jardin

PSPS / ADOBESTOCK

Avec Ageratina ligustrina, on plante pour l'avenir

Craquez pour cet arbuste qui, en automne, nous offrira des nuages de fleurs blanches attirant irrésistiblement les pollinisateurs en quête de nourriture avant l'hiver.

Ageratina ligustrina (synonyme d'Eupatorium ligustrinum, son ancien nom, ce qui montre sa parenté avec les eupatoires vivaces de nos campagnes et de nos jardins) est un arbuste qui, d'octobre aux gelées, s'épanouit en inflorescences vaporeuses, parfumées, égayant le feuillage persistant, vert sombre et lustré. Rien d'ostentatoire dans sa présence au jardin, juste de la douceur tout au long de l'année, et de la joliesse au moment de la floraison, lorsque les insectes se régalent du nectar, en cette période pauvre en fleurs. Il ressemble un peu à un troène, mais en plus souple, plus vivant, ses feuilles brillantes captant les moindres rayons du soleil. Son look et sa taille – environ 2 mètres en tous sens – le prédisposent à habiter nos lisières et nos haies vives, à habiller un massif arbustif ou à former une ossature presque sauvage pour les plates-bandes de vivaces. C'est un bon compagnon qui ne cherche pas à dominer, et rappelle que l'automne peut être une saison de grâce. ■ **Noémie Vialard**

NOTRE CONSEIL

Mariez-le avec des graminées

Ageratina ligustrina est un arbuste presque tout terrain, solide, gracieux, supportant vent, embruns et sécheresse. Natif du Mexique, du Costa Rica, du Salvador et du Guatemala, où il pousse dans des zones boisées ou de lisière, souvent en altitude modérée, il n'aime guère les températures en dessous de – 10 °C. Offrez-lui une exposition au soleil doux ou à mi-ombre, un sol fertile, humifère – un apport de compost à la plantation lui permet un bon départ –, drainé. Il se prête bien à la taille, en mars, si vous souhaitez le densifier, mais il perd alors en naturel. Le bouturage est très simple, à pratiquer maintenant, avec des tiges de 15 cm à installer dans un substrat mi-terreau mi-sable. Pour une belle scène automnale, mariez-le avec des graminées – Miscanthus sinensis, Calamagrostis, Molinia… –, des anémones du Japon, des persicaires, des verveines de Buenos Aires. En hiver, pour éclairer et animer son feuillage sombre, les cornus à bois colorés font merveille.

MICHEL DESCAMPS/SYSBIO

De vous à nous

Garder la flamme

Nous tenons à vous féliciter pour la qualité du dossier sur «Les secrets d'un amour qui dure» (*L'Hebdo* des 14-15 février). Tant l'analyse que les illustrations nous ont plu et nous permettront de renouveler notre accompagnement des futurs mariés.

C. et S. Delbecque

Nous avons particulièrement apprécié votre dossier «Les secrets d'un amour qui dure» où, avec notre propre histoire de 60 ans de mariage, nous nous sommes assez souvent retrouvés. Anciens des Équipes Notre-Dame, nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer le fameux «devoir de s'asseoir», préconisé par le mouvement il y a bien quatre-vingt ans, qui suggérait déjà que sans échange régulier, un couple ne peut guère durer. Un peu ringard pour certains, assurance-vie du couple pour d'autres!

Philippe et Dominique Duteurtre

Des nouvelles d'un monde abandonné

Merci, Frédéric Boyer, pour votre bloc-notes (*L'Hebdo* des 14-15 février). La réintroduction de l'esclavage en Afghanistan m'a sidérée quand j'imagine ce que peut être la vie des *«petits»* et parmi eux, les femmes, les enfants! Merci de vos mots qui dévoilent l'innommable: *«une loi admise comme divine qui ruine la dignité d'un être créé»*! Tout au long de ce bloc-notes, vos mots sont d'une profonde justesse (*«empreinte de grâce et de sel»*) pour nous révéler un aspect de la réalité de notre monde qui voile ses yeux et fait résonner le silence! Oui, puissions-nous recoudre, rapiécer chacun à sa mesure, le manteau déchiré de l'humanité… *«Dieu, Celui de toutes et de tous, est aujourd'hui une femme afghane.»* ■

Élisabeth S.

> **“Je l'aime comme il est, entier, avec ses qualités et tous ses défauts, et j'aime chez lui les choses mêmes sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord, nous disait très souvent ma mère.”**
>
> **La définition de l'amour conjugal selon l'écrivain colombien Hector Abad Faciolince, cité par une lectrice**

Nos rendez-vous

Le Printemps de l'économie, du 17 au 20 mars

Le 14e Printemps de l'économie se tiendra, du 17 au 20 mars, dans l'hémicycle du Conseil économique, social et environnemental (Cese), à Paris, et sera également retransmis en direct. Fidèle à sa devise, «Emparez-vous de l'économie!», l'événement proposera 30 conférences-débats, pluralistes et mixtes, réunissant 120 intervenants autour du thème «Le temps des rapports de force».

Inscription gratuite sur printempsdeleco.fr

La philo éclaire la ville, du 27 au 29 mars

Inscrivez-vous dès maintenant au festival «La philo éclaire la ville», dont *La Croix* est partenaire. Jamais le désir d'Europe n'a semblé si fort, si partagé et si évident. Mais y a-t-il un European Way of Life? C'est le thème de la 3e édition de cet événement organisé par le Collège supérieur de Lyon, du 27 au 29 mars, dans un cadre exceptionnel, sur les hauteurs du 5e arrondissement de Lyon.

Plus d'informations sur collegesuperieur.com

Et découvrez vos privilèges abonnés de mars en scannant ce QR Code!

La playlist

Chaque semaine, retrouvez les playlists de *L'Hebdo* sur **Spotify** et **Deezer**.

Contacts

POUR VOUS ABONNER
Par Internet : **la-croix.com/abo** • Par courrier : **« La Croix », TSA 70008, 59714 Lille Cedex 9**

SERVICE CLIENT
Votre compte client : **la-croix.com/compte**
Question/réponse en ligne : **la-croix.com/aide**
Formulaire de contact : **librairie-bayard.com/serviceclient**

Pour un changement d'adresse définitif ou temporaire : utilisez de préférence le formulaire de contact : **librairie-bayard.com/serviceclient** en précisant **nom et adresse actuelle, votre adresse temporaire et les dates de changement**. Délai de prise en compte maximal à prévoir : 7 jours.
Téléphone : 01 74 31 15 02 du lundi au vendredi de 8 h 30 à 19 heures.

CONTACTER LA RÉDACTION
La Croix L'Hebdo
Service relations lecteurs,
15, boulevard Gabriel-Péri
CS 10042 - 92245 Malakoff Cedex
Téléphone : 01 74 31 68 36.
Courriel :
hebdo.lacroix@groupebayard.com

Un poème pour la route

Le droit au repos

Le droit de ne rien faire
est un droit inscrit
dans la Constitution internationale de la poésie.

Aujourd'hui
L'heure est venue de s'asseoir dans la tranquillité
Dans le calme et la contemplation

Aujourd'hui, l'heure est venue pour la méditation
Une journée sans rien faire

Une journée à flâner dans la ville
À chanter les vieilles chansons d'amour perdu

Aujourd'hui,
L'heure est venue de faire un clin d'œil
À la petite fleur derrière la fenêtre du jardin.

Falmarès
***Le Jardin des flamboyants*,**
Flammarion, 432 p., 21,50 €

Falmarès est né en 2001 à Conakry, en Guinée. À 14 ans, à la suite du décès de sa mère dû à une maladie fulgurante, il décide de partir à l'aventure, simple sac sur le dos. Il traverse non sans mal l'Algérie, la Libye, découvre la littérature, celle d'Amadou Hampâté Bâ, qui lui donne envie d'écrire, passe par un camp de migrants en Italie où il tombe malade. Il atteint la France. Un couple nantais, Joëlle et Armel Mandart, l'accueille et l'aide à éditer son premier livre dans leur petite maison d'édition. Il reçoit le prix « lycée de poésie » de l'Unicef, en 2020. Flammarion le repère et publie, en 2023, un recueil à succès, *Catalogue d'un exilé*. Sur scène, lisant ses poèmes, Falmarès séduit son auditoire par sa présence souriante et lumineuse. Dans les textes de ce nouveau livre, il élargit son répertoire, voyage à Cuba, chante la nostalgie de son pays et les beautés du Finistère. *« Dois-je parler de mon exil ou bien l'oublier ? »*, se demande-t-il. Il laisse ses poèmes trancher la question, sans *« conclusions hâtives »* avec une seule certitude : *« Nous voulons davantage de poésie, car la poésie est liberté. »*
Stéphane Bataillon

Une sélection
LA CROIX

Organisation
Bipel VOYAGES

À la découverte de l'Ouzbékistan

La route de la soie

— du 15 au 26 mai 2026 —

L'Ouzbékistan, au cœur des routes de la soie, dévoile une mosaïque de cultures et de spiritualités.

De Khiva à Tachkent, en passant par Boukhara, Gijduvan, Samarcande et Chakhrisabz, ce voyage vous fera traverser les grandes cités de l'Ouzbékistan, chacune porteuse d'un héritage unique.

Palais, mausolées, marchés et ateliers d'artisans composent un itinéraire riche en découvertes et en ambiances variées, entre histoire, savoir-faire et vie locale.

Accompagné par un guide local francophone, le programme offre une approche vivante du pays et de ses traditions.

Adobestock

Programme et inscription 02 99 30 58 28 bipel.voyages@bipel.com
bipel.com/ouzbekistan-2026 ou en scannant le QR code ci-contre

AED

AIDE À L'ÉGLISE EN DÉTRESSE

CARÊME 2026

Pour que vos efforts de Carême **portent du fruit autour du monde**

PÉROU

Poursuivez la mission du pape Léon XIV en distribuant des bibles aux enfants.

UKRAINE

Redonnez goût à la vie aux enfants victimes de la guerre grâce à des camps de vacances où ils pourront se ressourcer.

SYRIE

Apportez une aide vitale et un soutien fraternel à des personnes âgées et isolées grâce à la distribution de repas chauds.

NIGERIA

Approvisionnez en eau potable une communauté religieuse et des écoliers.

ASIE

Aidez les prêtres à accomplir leur mission sur des terres lointaines en leur confiant vos intentions de messe.

TERRE SAINTE

Œuvrez pour la réconciliation et la paix en soutenant les écoles catholiques.

© Ismael Martinez Sánchez / AED

FAITES VOTRE DON

par courrier ou **flashez le QR code**

Aide à l'Église en Détresse

29 rue du Louvre, 78 750 MAREIL MARLY

PLUS D'INFORMATIONS SUR :

www.aed-france.org

Votre don est déductible à 66% des impôts sur le revenu